

N° 800

DIMANCHE 31 MARS 1912

307

rix: 15^c

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE



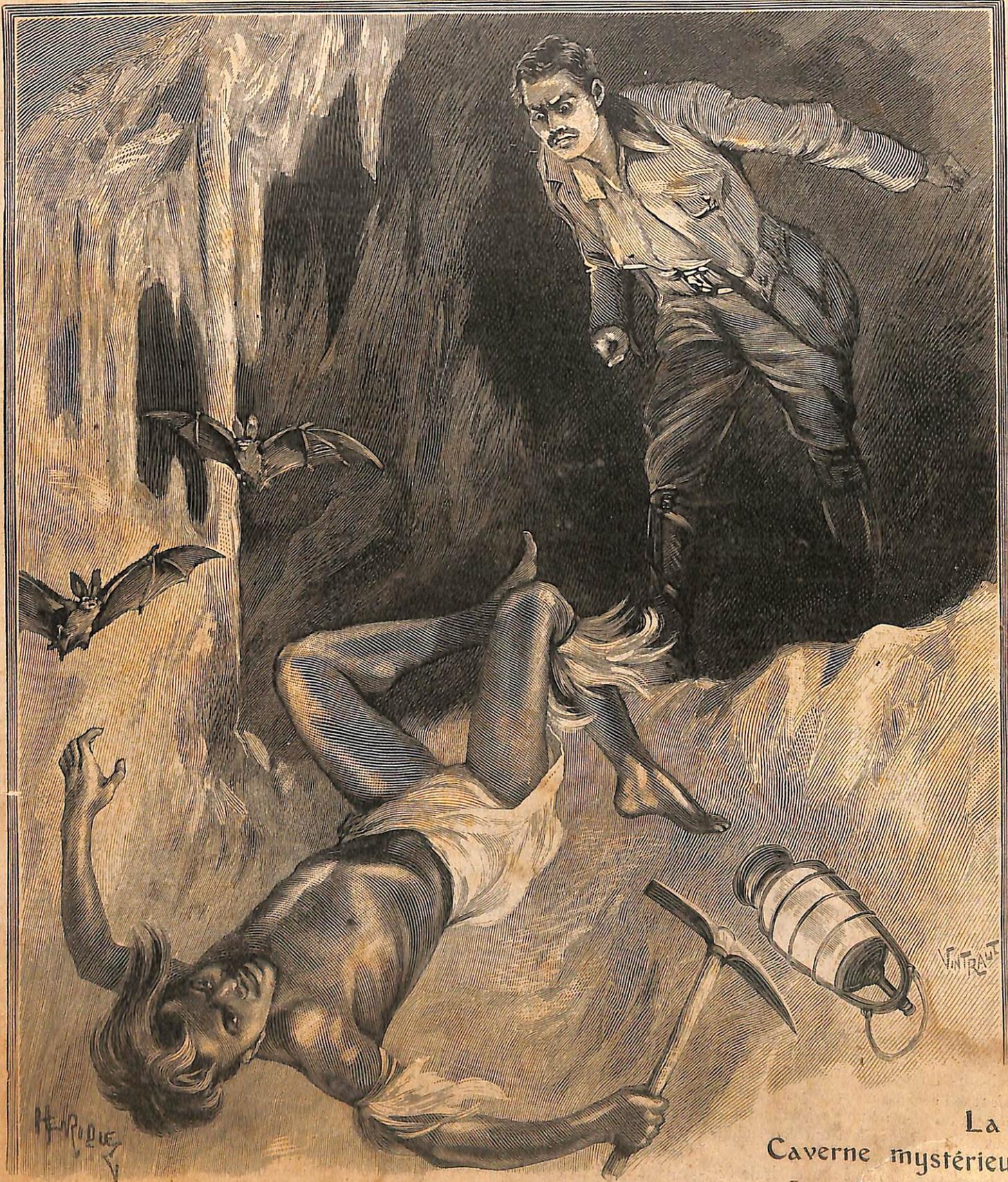
Bureaux : 146, rue Montmartre.
PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer



"Sur Terre et Sur Mer"
"Monde Pittoresque"
"Terre Illustrée" réunis.



La Caverne mystérieuse

par DOUGLAS BLACKBURN

Wilson ayant surpris le Cafre, un vic à la main, prêt à le frapper par derrière, l'envoya, d'un coup de poing vigoureux, faire un plongeon dans le lac.

N° 800. (Deuxième série.)

N° 1812 de la collection

Prix des Abonnements

TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Étranger... 3 fr.

SIX MOIS
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Étranger... 6 fr.

UN AN
Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Étranger... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

NOTRE GRAND CONCOURS

7		3		4
	13	18		19



L'Homme aux jeux

CINQUIÈME QUESTION

MARCHE A SUIVRE

Comme pour les autres jeux déjà représentés, il s'agit de former, avec les chiffres et les pions qui figurent dans ce jeu de loto, un nom, celui d'une grande île. Voici, chers lecteurs, la clef de l'énigme : Placez les pions sur les cases grises, traduisez les chiffres qui sont sur les cases blanches par des lettres, mettez-les à leur place et vous aurez la solution. Nous oublions de vous dire que les pions correspondent à des voyelles... toujours la même.

Ce concours comporte sept questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 22 avril. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les bons de concours publiés en bas de la dernière page des numéros 796 à 802, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, Journal des Voyages, 146, Rue Montmartre, Paris. — Les solutions de ce concours seront publiées le 29 mai.

Prime à nos Abonnés

Tout abonnement de six mois ou d'un an donne droit à notre superbe prime gratuite :

La Vie Active

par le Colonel ROYET
Captivant recueil illustré, véritable vade-mecum clair concis, propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :
Sachons nous débrouiller. La vie au grand air. Comment on campe. Sachons nous défendre. Pour aller aux Colonies. Pour être fort. Pour utiliser sa force. Savoir se diriger, etc., etc.

Le « Secret royal » du vieux Cafre

La Caverne mystérieuse

En décembre 1894 un vieux Cafre se présenta à l'Office du gouvernement de Pretoria et demanda à voir le président Krüger auquel il voulait remettre un message de la plus haute importance.

Lorsque les fonctionnaires de service furent revenus de la stupéfaction que leur avait causée l'audace de ce Cafre, ils le mirent à la porte et le firent conduire au poste de police.

Quinze jours plus tard, quand on eut relâché le Cafre, il essaya de nouveau de parler au président Krüger. Cette fois on le reçut moins brutalement et l'on consentit à le mettre en présence d'un fonctionnaire dont les sentiments pour les indigènes au Transvaal étaient au moins empreints d'une juste impartialité, si rare chez ses collègues. Il voulut bien écouter l'histoire du vieux Cafre.

Ce vieillard, nommé Umbanda, était — du moins en était-il persuadé — le seul survivant d'une tribu d'indigènes qui avaient été ou bien absorbés par le mélange des races ou bien assimilés à la nation des Zoulous par Chaka, le Napoléon sud-africain, et son successeur Dingaan.

Le fait que le Cafre se souvenait de Chaka prouvait qu'il avait quatre-vingts ans et sa mine confirmait cette prétention. Son père, disait-il, en qualité de *induna* de

la maison du chef (la tribu avait un chef héréditaire), était le gardien officiel des trésors de ce chef, trésors qui consistaient en riche minéral d'or amoncelé dans une caverne. Ce minéral était à certaines dates fixes transporté en lingots, par des hommes de confiance, jusqu'à Delagoa où l'on s'en servait pour trafiquer avec les Portugais.

Lorsque Umbanda fut un homme, on lui attribua la charge enviée de chef de l'escorte des convois d'or et plus tard on le nomma officiellement gardien du trésor royal.

Il était donc à présent le seul au monde qui connût le secret du trésor et, sentant sa fin prochaine, il s'était décidé à venir à Pretoria pour confier son secret à Paul Krüger, celui qu'il considérait légalement comme l'héritier des droits dont jouissait son défunt chef. D'ailleurs, son secret étant ce qu'il appelait emphatiquement un « secret royal », il refusait de le révéler à quiconque, excepté au président Krüger.

Le fonctionnaire qui avait écouté le récit d'Umbanda s'appelait M. David M. Wilson. Il avait été le premier commissaire des Mines à De-Kaap-Gold-Fields et sa connaissance approfondie des coutumes des indigènes, ainsi que sa science étonnante des gisements aurifères, l'avaient incité à considérer comme vraie l'histoire du vieux Cafre, et cela d'autant plus que Umbanda ne demandait aucune récompense, mais se contentait de « la satisfaction, disait-il, d'un devoir suprême à accomplir ».

M. Wilson s'entretint donc de cette affaire avec le président Krüger et essaya de le décider à accorder une audience au vieux Cafre.

A cette époque-là la prospérité du Rand battait son plein, l'or affluait au trésor

et le président Krüger n'était pas d'humeur à s'intéresser à cette « histoire de brigand inventée par un vieux fou ». Aussi se moqua-t-il de la crédulité de M. Wilson et refusa-t-il catégoriquement de recevoir son protégé.

Le Cafre s'en alla très désappointé, mais aussi résolu qu'auparavant à ne révéler son secret qu'au président Krüger. Il nomma le district dans lequel il allait se réfugier afin que le président pût le retrouver dans le cas où il changerait d'avis.

Quatre mois plus tard, le vieillard revint à Pretoria et rendit visite à M. Wilson pour le prier de recommencer ses démarches auprès du président. Cette fois le vieux Krüger écouta M. Wilson et consentit à envoyer son gendre, M. Frikkie Eloff, et le général Joubert à la place où le trésor devrait se trouver.

Umbanda refusa. Il répétait mélancoliquement cette phrase stéréotypée : « C'est un secret royal qui ne peut être confié qu'à un roi. » Tous les efforts de M. Wilson furent vains. Quand le vieillard retourna dans son district il déclara avec une solennité impressionnante :

« Prenez garde... dans deux mois je serai mort. »

Telle fut l'histoire que me narra M. Wilson quelques mois après l'échec de sa seconde tentative pour entrer en possession du fameux secret.

Trois ans plus tard, je me fixai à Krugersdorp où je dirigeais le journal *Transvaal Sentinel*. Un jour je reçus une lettre de Wilson m'informant qu'il avait retrouvé la trace d'Umbanda dans le district de Krugersdorp, qu'il était déterminé à découvrir le trésor mystérieux et qu'il me demandait

mon concours en cette entreprise délicate.

Ayant appris, dès mes premières investigations, qu'Umbanda était en relations amicales avec un indigène employé dans une des mines du Rand occidental, je me mis en rapport avec les directeurs des équipes indigènes et tous ceux qui, par leurs fonctions, se trouvaient en rapports constants avec les Cafres.

Parmi ces derniers, je découvris un certain Africanus, interprète cafre à la cour de justice de Landdrost. Ce garçon était un type extraordinaire, une sorte de géant basuto dont on vantait l'habileté et le talent de polyglotte. En réalité, je m'aperçus bien vite qu'Africanus n'était qu'un imposteur, mais je ne doutai pas de son intelligence lorsqu'il me prouva qu'il s'était merveilleusement assimilé les pratiques des fonctionnaires transvaaliens en me demandant dix shillings d'avance pour rechercher mon introuvable Cafre!

En quelques jours, Africanus ne m'apporta pas moins de quatre vieux Cafres qu'il avait dénichés Dieu sait où! Le plus drôle est qu'il voulait me persuader que chacun était celui que je recherchais... Comme je lui donnais cinq shillings de prime toutes les fois qu'il m'annonçait une trouvaille sensationnelle, je regrettai bientôt ma générosité et je lui dis un jour que je ne paierais plus qu'après avoir vu l'objet. Malgré cela le coquin essaya de m'extirper de nouvelles primes en m'assurant qu'il avait enfin découvert mon homme dans un village lointain ou dans quelque prison d'où il ne pourrait l'extraire qu'avec un bon pourboire au géolier... Mais je ne me laissai pas prendre et j'abandonnai mes recherches, découragé.

Cependant Africanus m'amena un matin un vieux Swazi qu'il me présenta en ces termes :

« Ça n'est pas ton Umbanda, mais ce vieux le connaît et il l'a même rencontré il y a trois mois à la mine York. »

Mon ignorance de la langue cafre m'empêcha de m'apercevoir qu'Africanus se payait ma tête et, dans la crainte de laisser se perdre une chance inespérée, je me procurai les passeports nécessaires et emmenai le Swazi chez M. Wilson à Johannesburg.

Après une heure de conversation avec le Swazi, Wilson me déclara qu'il allait suivre les conseils de ce vieillard, car si son histoire n'était pas exempte de contradictions, du moins présentait-elle de réels caractères d'authenticité. Il avait expliqué à mon ami qu'il connaissait Umbanda depuis son enfance, qu'il savait Umbanda possesseur du « secret royal » et que la présence d'Umbanda dans le district de Krugersdorp devait certainement avoir l'affaire du trésor pour motif.

Nous nous décidâmes promptement à nous mettre en campagne et nous commençâmes par inspecter la région comprise entre Krugersdorp et Sterkfontein.

Cette région, dont le sol est en majorité calcaire, offrait d'innombrables anfractuosités et d'assez profondes cavernes remplies de stalactites et de stalagmites du

plus pittoresque effet. La beauté de ces grottes avait même suggéré à un propriétaire de carrière, M. Nolan, d'en faire un centre d'excursion pour les touristes anglais et bientôt, moyennant une certaine somme, on put visiter de fond en comble ces merveilles de la nature.

Le Swazi nous assura qu'il était entré dans l'une de ces cavernes avec Umbanda. Cette assertion réchauffa notre espérance et, comme de simples touristes, nous explorâmes successivement toutes les cavernes. Notre guide nous expliqua que beaucoup de grottes n'avaient pas encore été explorées et l'on s'imaginera notre joie quand il nous apprit que de l'or alluvial avait été trouvé en petites quantités dans la région.

Ces cavernes étaient justement sous la surveillance de deux Anglais que je connaissais bien. Je proposai donc à Wilson de nous assurer le concours de ces hommes et de les mettre dans la combinaison. Mais Wilson refusa. Il me dit qu'il avait souvent manqué des affaires magnifiques en « mettant trop de personnes dans la combinaison » et il n'avait pas l'intention de commettre la même erreur.

Il fallut alors élaborer un stratagème pour éloigner ces deux gardiens qui vivaient dans une tente à l'entrée des cavernes, après quoi nous primes nos dispositions pour pénétrer dans les grottes sans qu'ils s'en aperçussent.

Notre équipement était assez étrange. Nous avions endossé nos plus vieux vêtements et autour de nos genoux, de nos coudes et de nos hanches nous avions fixé des paquets d'étoffe, sortes de matelas qui devaient nous protéger contre les contusions des chutes que nous ne manquerions pas de faire. Nos mains étaient gantées de cuir épais, précaution utile avec ces stalactites aux mille aiguilles acérées, et nos provisions consistaient en conserves, biscuits, en painboer et en brandy mélangé d'eau. Nous n'emportions pas d'eau pure car nous pensions en trouver dans les grottes. Enfin notre éclairage serait fourni par une douzaine de grosses chandelles de mines, trois lanternes sourdes et un millier d'allumettes soigneusement empaquetées, à l'abri de l'humidité. Nous emportions encore des cannes et des pics, une corde solide à la façon des alpinistes, et 3,000 mètres de fil que nous avions l'intention de dérouler au fur et à mesure que nous avancerions afin de retrouver notre chemin en retournant.

Arrivés devant les cavernes, nous plaçâmes notre charrette à l'abri des regards, détêlâmes les chevaux et chargeâmes nos havresacs.

L'entrée des grottes est un passage étroit incliné à 35° qui donne dans une sorte d'antichambre rocheuse. Ensuite on descend par une échelle verticale haute de 15 à 18 mètres, puis l'on traverse plusieurs cavités successives hérissées de merveilleuses stalactites.

Au bout de la dernière de ces cavités nous découvrîmes une sorte de tunnel bas,

dans lequel nous nous engageâmes à la file indienne. Le sol crayeux, sursaturé d'eau par les infiltrations, était si glissant que nous avions toutes les peines du monde à ne pas tomber.

Nous avons décidé d'envoyer le Swazi en éclaireur, mais il donna bientôt de tels signes de frayeur que je dus prendre sa place et conduire la marche, trébuchant tous les huit ou dix mètres dans des flaques de boue et risquant de briser ma lanterne contre les parois du tunnel.

Au bout d'une heure, nous nous arrêtâmes pour reprendre haleine et repérer notre position : nous étions arrivés sur les bords d'un trou, profond comme un puits géant dont la présence remplit Wilson d'espérance, car, d'après les récits du Swazi, Umbanda, pour atteindre le trésor, avait dû descendre dans un trou béant, infesté d'iguanes.

J'attachai une pierre à mon fil et la lançai dans le vide comme une sonde de marin; ainsi que je l'avais prévu, la pierre atteignit la rive opposée, en contre-bas, et Wilson, tout rayonnant de joie, m'annonça que le gravier au fond du trou devait certainement contenir de l'or alluvial semblable à celui du trésor mystérieux.

Nous priâmes alors le Swazi de se laisser descendre avec une corde; mais il refusa carrément et se mit à trembler comme une feuille à la seule pensée de s'aventurer dans l'obscurité.

Wilson étant trop lourd, je me déshabillai, et résolu d'explorer moi-même le fond du puits. Solidement attaché, je me lançai dans l'inconnu des ténèbres.

J'avoue que ce fut un des moments les plus désagréables de ma vie, surtout lorsque j'entraî dans l'eau glacée, noire comme de l'encre, et que mon imagination peuplait de reptiles féroces ou de monstres antédiluviens. Je respirai lorsque j'atterris sur la rive opposée qui se trouvait à environ 30 pieds au-dessous de mes compagnons. Ils m'envoyèrent une lanterne et je regardai attentivement le gravier, à mes pieds : c'était bien, comme l'avait prédit Wilson, du gravier d'alluvions analogue à celui qui renferme de l'or.

Satisfait, je me laissai remonter le long de la paroi rocheuse qui me meurtrit les genoux et m'érafla les paumes, mais, arrivé auprès de Wilson, je me jetai presque dans ses bras, tant j'augurais bien de ma découverte... Évidemment nous n'étions plus bien loin de la fortune!

Pendant la légère collation que nous primes, nous traçâmes notre plan d'action : on me descendrait une seconde fois dans le puits, je gagnerais à la nage la rive opposée où l'on m'enverrait les bagages. Wilson et le Swazi me rejoindraient ensuite.

Lorsque nous expliquâmes tout cela au Cafre, il se mit à gesticuler, nous assurant que nous voulions sa mort et qu'il se noierait certainement dans le fond du puits!... Jamais de ma vie je n'avais rencontré un pareil poltron.

Car depuis que nous étions entrés dans les cavernes, ce Swazi de malheur s'était

révélé le plus lâche des hommes. et n'avait cessé de marmotter les plus sombres prévisions quant à l'issue de notre expédition.

J'étais donc d'avis de le laisser jusqu'à notre retour, mais Wilson furieux me déclara qu'il n'était pas d'humeur à se laisser embêter par « une espèce de Cafre »... En effet, lorsque j'eus traversé le puits, j'entendis au-dessus de moi le bruit d'une violente discussion, au cours de laquelle une des lanternes tomba, tel un météore, et s'éteignit dans l'eau. Je criai à Wilson de faire attention aux deux lanternes qui lui restaient.

Plus tard, j'appris qu'à ce moment Wilson avait dû terrasser le Cafre parce qu'il l'avait surpris, le pic à la main, prêt à le frapper par derrière. Mais, pour l'instant, tout ce que j'entendais c'était les jurons de Wilson et les lamentations du vieux singe. Tout à coup je vis avec effroi la deuxième lanterne tomber dans l'eau et j'entendis le bruit mat d'un de ces solides coups de poing qui, dans les matches de boxe, sont généralement la cause d'un classique *knock out*... Puis ce fut un « Oôôôh ! » sorte de long gémissement suivi d'un « Plouf ! » dans l'eau, tout près de moi... Quelqu'un venait de tomber dans le lac... Wilson ou le Cafre?... Je n'eus pas le temps de réfléchir cinq secondes, car Wilson me criait déjà du haut de son observatoire :

« Attention !... le Cafre est à l'eau... il a le pic !... »

J'étais là, dans l'obscurité intense, incapable de me défendre, prêt à recevoir le coup de pic que le Cafre allait naturellement me décerner... Une minute d'angoisse mortelle se passa... Rien. Rien que l'horrible silence.

Alors, d'autres pensées m'assaillirent. Si le Cafre s'était tué en tombant nous serions accusés de cet assassinat... Dans mon trouble je ne me rappelais même plus que tuer un Cafre au Transvaal est une peccadille qui ne vaut même pas la peine d'être mentionnée !

« Où est-elle, cette sale bête ! » hurla Wilson.

Je ne pus lui répondre, ignorant moi-même ce qu'avait bien pu devenir le Swazi. Nos cris n'eurent même pas d'écho dans l'atmosphère humide et lourde de la caverne...

Alors, Wilson me cria qu'il cherchait l'autre lanterne, renversée pendant la lutte. J'avoue que le sort de cette lanterne

m'intéressait beaucoup plus que celui du Cafre... Très intrigué malgré tout par cette mystérieuse disparition, je m'étais déjà à demi enfoncé dans l'eau pour trouver et à moins son corps mort, quand Wilson me dit :

« J'ai retrouvé la lanterne ! »

Ma joie, hélas ! fut de courte durée, car aussitôt Wilson s'écria :

« Nom de nom... mes allumettes sont mouillées ! »

Heureusement il découvrit les miennes et s'en servit pour allumer sa lanterne. Nous tinmes alors conseil, lui en haut, moi en bas, pour savoir ce que nous allions faire.

J'avoue que je souhaitais rentrer le plus vite possible, car je commençais à en avoir

loyale de sa part, et jamais un jury boer ne le considérerait comme coupable.

Je ne relaterai pas les péripéties du retour qui furent les mêmes que celles de l'aller. La seule différence c'est que nous souffrîmes horriblement de la soif.

Une ou deux fois, véritable supplice de Tantale, nous entendîmes le glouglou d'une source lointaine, mais jamais nous ne pûmes la découvrir !

Nous nous hâtions donc vers la sortie des grottes et je suivais pas à pas le fil qui nous indiquait notre chemin, lorsque tout à coup je m'arrêtai, interdit. Je venais de faire une singulière découverte : en tirant sur le fil je m'aperçus qu'il cédait !

Nous avions atteint le bord d'une excavation profonde de six pieds et large de dix, au-dessus de laquelle le fil aurait dû être tendu comme une ligne télégraphique. Au lieu de cela, il pendait le long des roches et après en avoir examiné le bout, nous constatâmes qu'il avait été coupé avec un couteau.

Nous étions entrés dans les grottes à cinq heures du soir. A quatre heures du matin nous réapparûmes à la surface de la terre, transis d'humidité, harassés de fatigue et plus sceptiques que jamais quant à la véracité des histoires du Swazi.

Nous attelâmes nos chevaux à la petite charrette et nous nous mîmes en route pour Krugersdorp. Nous

avancions lentement par des chemins à peine praticables lorsque Wilson arrêta soudain les chevaux et me montra du doigt un petit monticule dans la plaine à droite : nous vîmes alors un Cafre surgir du sol comme par enchantement, ramasser un paquet et se sauver à toutes jambes dans une direction opposée à la nôtre.

« C'est cet animal de Swazi ! » s'écria Wilson, qui comme moi avait reconnu le pagne rayé bleu de notre ancien guide.

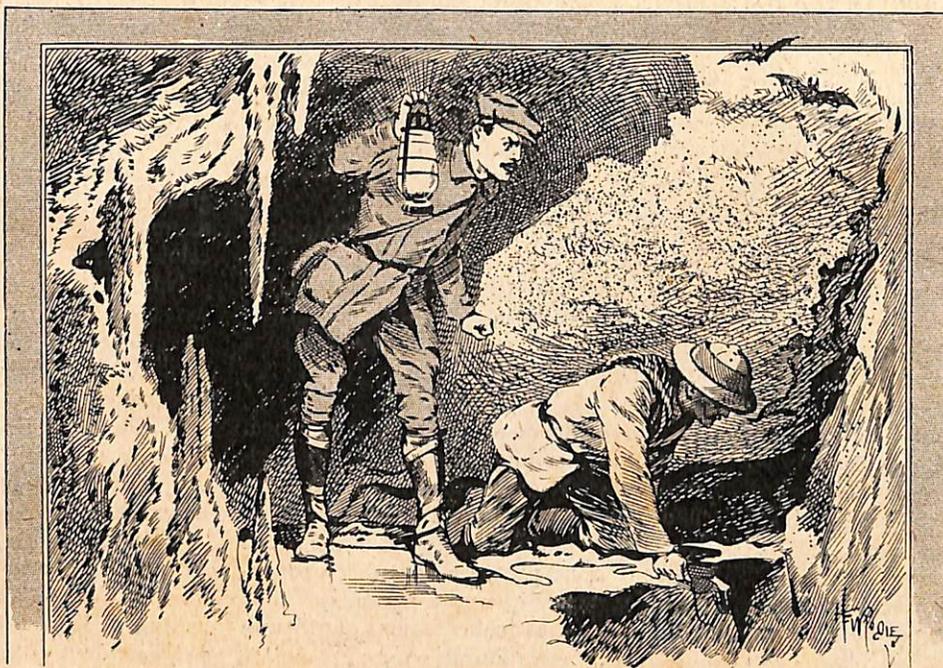
Nos appels eurent pour résultat de faire détalier le vieux fourbe un peu plus vite et nous en fûmes quittes pour continuer notre voyage.

Tout le long de la route nous cherchâmes à éclaircir ce mystère :

Par quel passage secret le Swazi s'était-il échappé ? Avait-il réellement coupé le fil ? Avait-il même jamais connu Umbanda ?

Nous n'avons jamais résolu ce problème pour une excellente raison, c'est que nous n'avons jamais retrouvé ce fameux Swazi...

DOUGLAS BLACKBURN.



LA CAVERNE MYSTÉRIEUSE

Nous constatâmes que le fil qui pendait le long des roches avait été coupé avec un couteau.
(P. 308, col. 3.)

assez et la disparition de ce Cafre m'avait impressionné désagréablement. Wilson, au contraire, voulait continuer l'exploration.

Pour lui être agréable, je consentis à examiner la rive sur laquelle j'étais échoué. Je ne fus pas long à constater que je me trouvais dans un cul-de-sac. La paroi du gouffre, tout en roches calcaires, se dressait devant moi, sans offrir ni la moindre aspérité, ni le moindre passage : si Umbanda était jamais venu jusque-là, il devait connaître un chemin secret.

Découragé, je me fis remonter sur la rive opposée et, pendant que je me séchais, Wilson me raconta sa lutte avec le Swazi. Celui-ci, après avoir refusé de nous suivre, s'était armé du pic et avait essayé de frapper Wilson par derrière. Wilson heureusement s'en était aperçu et, en boxeur émérite qu'il était, avait renversé d'un magnifique *cross* à la mâchoire le Swazi qui avait glissé dans le trou, puis disparu dans l'eau, où il s'était vraisemblablement noyé.

Wilson ne s'inquiétait pas des conséquences de cette affaire. La lutte avait été

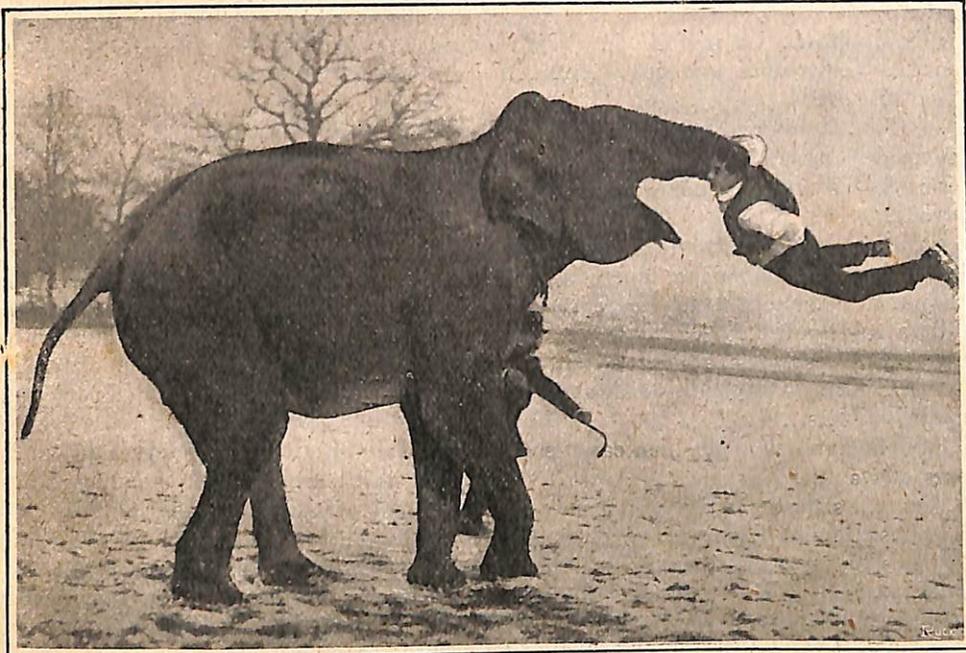
LES FACÉTIES D'UN ÉTUDIANT DE COPENHAGUE

Étrange gymnastique

Ce curieux instantané nous retrace le moment psychologique d'un épisode qui

sur le dos de l'animal sans laisser au gardien le temps d'intervenir!

Mais, au moment où il bondissait, le vigilant pachyderme se retournait brusquement, saisissait du bout de sa trompe l'audacieux sauteur et faisait mine de le lancer au loin, mais pour le déposer sur le sol quelques secondes



Poussant un barrissement formidable, le vigilant pachyderme se retournait et saisissait du bout de sa trompe l'audacieux sauteur.

aurait pu se terminer d'une façon plus tragique.

Une ménagerie avait pris ses quartiers d'hiver dans les environs de Copenhague. Comme un cornac faisait faire une promenade hygiénique à un éléphant à travers les champs, un étudiant qui passait par là avec des camarades paria — le jeune fou! — de grimper

plus tard. Le temps de lui donner une leçon!

Il faut convenir que pendant un bon moment les réflexions de ce jeune bravache ne devaient pas être couleur de rose; et lorsqu'il faisait vis-à-vis au colosse, il était en droit de se demander si cette facétie tournerait à son avantage.

V. F.

Les GUERRIERS EN HERBE Petits Peaux-Rouges

§ § §

Quand les Indiens vivant dans la plaine sont de tout petits enfants ne pouvant pas encore se tenir seuls sur leurs jambes, leurs mamans les portent sur le dos, enroulés dans des étoffes. Si c'est une fille, le père daigne à peine la regarder; mais si c'est un garçon, il attend avec impatience le moment où le petit bonhomme pourra mettre à peu près un pied devant l'autre. L'Indien alors commence tout de suite l'éducation de son fils. Le petit Peau-Rouge sait presque en même temps se tenir sur un cheval et marcher. Puis il apprend à exercer ses sens de la vue et de l'ouïe, à tirer de l'arc, de sorte que ce qui chez nous est un jeu d'enfants constitue en somme les devoirs du futur chasseur.

Les bambins portent comme leur père un curieux costume de peau de daim orné de plumes. Ils ne le garderont sans doute pas toujours. Aujourd'hui les petits Peaux-Rouges rêvent de devenir gentlemen avec un costume de coupe moderne. Dans les villes, ils deviennent grooms, puis cochers, valets de chambre, etc., etc.

Et dire qu'il y a tant de petits garçons de par le monde qui dépouilleraient volontiers le civilisé et jetteraient leurs cahiers au feu pour aller tirer de l'arc dans les bois et vivre en sauvages...

A. R.



LES PETITS PEAUX-ROUGES

Le rêve de ces petits Peaux-Rouges, dont la tête est si pittoresquement ornée de plumes et les pieds chaussés de mocassins, est de s'affubler en Yankees et de devenir gentlemen.

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine

Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par

Louis BOUSSENARD

Deuxième Partie. Dans le Tamaulipas.

CHAPITRE X (Suite.)

SIORI est auprès de lui, le dominant de sa haute taille.

Impassible, il écoute.

Vif-Argent desserre son étreinte. Perez se redresse à demi.

« Je serai bref... je ne demande pas grâce... Je sais que tu vas me tuer... mais je t'aurai frappé auparavant, et de tels coups que tu regretteras toute ta vie de m'avoir forcé à parler...

— Ah! bandit! Quels crimes vas-tu donc me confesser?...

— Ceux-là seuls qui te touchent... Il y a vingt ans de cela, c'était auprès de la petite ville de San-José, à quelques lieues de Monterey...

« Un homme s'était permis d'intervenir dans mes affaires... Il prétendait, cet imbécile, ce Français maudit — riche, considéré, heureux, — m'empêcher de disposer de la vie de mes esclaves comme je l'entendais...

« Et un jour que j'avais fait enterrer vivant un stupide Indien qui m'avait déso-

béi... — Ce stupide Indien était mon père! dit simplement Siori.

— Ah! tu es le fils de cette brute... Alors tu sais que le Français m'a roué de coups, m'a à demi assommé...

— Je sais cela, reprend Siori. Continue.

— Il a fait de la générosité... l'imbécile. Il t'a acheté à moi, et aussi ta mère... et il vous a emmenés...

— Et nous avons été si heureux! Si heureux! Et cela a duré dix ans!...

— Oui, dix ans, pendant lesquels, moi, l'insulté, l'humilié, j'attendais, patient, l'heure de la vengeance... et, un jour de guerre civile, cette heure a sonné...

« Capitaine Vif-Argent, à cette heure-là, je me suis rué avec cent bandits sur l'hacienda du Français... et nous l'avons tué!... Et nous avons brûlé ses bâtiments, ses magasins...

« Je voulais aussi tuer sa femme... Elle s'est enfuie... mais elle avait deux enfants... j'en tenais un... elle se sauva avec l'autre...

« Capitaine Vif-Argent, sais-tu le nom de ce Français?...

Vif-Argent a compris. Il lui semble que des éclairs traversent son cerveau... un goût de sang monte à sa bouche...

Oh! tuer, tuer ce misérable!...

Pas encore. Il faut encore qu'il parle.

Faisant sur lui-même un effort héroïque, il dit froidement :

« Il se nommait Pierre Delorme... et c'était mon père...

— Ah! comme tu dis cela tranquillement!... Quoi! Tu ne m'as pas encore écrasé?... Attends! Attends!... Je veux que tu souffres, je veux que tu pleures...

« Si nous parlions un peu de la Hija Alferéz!...

« Ah! la brave et bonne Mexicaine!... Et quelle belle haine elle porte aux ennemis de son pays! En a-t-elle fait fusiller, en a-t-elle même tué de ses propres mains! »

Il rit furieusement. Sa voix a des échos métalliques qui accentuent la férocité de ses paroles.

« La Hija Alferéz!... Mais à Vittoria, elle a mis de sa main le feu à une *tienda*¹ où dormaient quatre-vingts traîtres... Espagnols, Français, étrangers de toutes sortes... et elle battait des mains en écoutant leurs hurlements de damnés... »

Le poing de Vif-Argent se lève pour lui écraser la tête...

Puis il s'abaisse, et le capitaine dit :

« Continue... »

— Cela te plaît d'entendre énumérer les exploits de cette belle créature, allons-y! Dans les terres chaudes, elle a fait scier entre deux planches des Indiens qui nous trahissaient...

— Continue.

— A San-Luis-de-Potosi, la Hija Alferéz a tué de sa main un enfant au sein de sa mère.

— Est-ce tout?...

— Non, non! Elle a commis tous les crimes, elle a perpétré toutes les cruautés, toutes les férocités dont jadis l'inquisition nous donna tant de leçons...

— Je te crois... après?...

— Il ne me reste plus qu'un mot à prononcer... et je m'amuse en admirant ton sang-froid... Tu es très fort, Jean Delorme, fils de l'homme que j'ai assassiné...

« Eh bien! sache enfin ceci... La Hija Alferéz ne s'appelle pas Dolora Perez... Elle n'est pas la fille de Bartolomeo, qui n'a fait que s'emparer de son âme par un pouvoir magique... »

« Elle s'appelle Louise Delorme... et elle est ta sœur... »

— Qu'as-tu fait d'elle? » demanda Vif-Argent d'une voix à peine perceptible.

A ce moment, comme malgré lui, sous l'empire de l'angoisse qui lui torture le cœur, Vif-Argent a desserré l'étreinte qui réduit Perez à l'immobilité... Le misérable bondit sur lui, le poignard à la main, et crie :

« Je l'ai tuée... comme je te tue toi-même!... »

Mais Siori veillait.

Il saisit l'homme entre ses deux mains nerveuses, le fait tourner au-dessus de sa tête...

...et le lance au-dessus du torrent...

Le corps fend l'air, comme celui d'un monstreux crabe...

Il tombe à pic et disparaît dans l'eau bouillonnante qui se referme sur lui...

Vif-Argent est resté immobile, comme foudroyé...

1. Auberge

Il ne pense plus, il ne raisonne plus, on dirait que son cœur est mort...

Soudain, on entend dans le lointain des sonneries de clairon...

Vif-Argent tressaille, lève la tête, son œil se ranime.

Voici que Bec-Salé accourt avec Mistoufle.

« Capitaine!... La marche des Vif-Argent!... Voulez-vous que je réponde?...

— Oui! oui!

— C'est le brave Petit-Pain qui nous amène des camarades. »

Bec-Salé sonne... sonne de toutes ses forces...

Et, à l'orée du pont, toute la compagnie des Azogeyos débouche, aperçoit Vif-Argent, acclame...

Il va au-devant d'eux :

« Camarades, vous arrivez à temps... Merci!... Mistoufle, conduis-les auprès de nos prisonniers... »

Ils défilent sur le pont, bien campés sur leurs chevaux...

Mistoufle s'approche de Vif-Argent dont la physionomie l'épouvante.

« Mais qu'as-tu donc, ami? Tu sembles souffrir... »

Vif-Argent lui tend les bras, Mistoufle s'y jette et le capitaine éclate en sanglots :

« La Hija Alferéz était ma sœur Louise... La pauvre petite que ce misérable Perez avait volée après avoir tué mon père... »

— Elle!... Mais nous l'arracherons des mains de ce bandit!...

— Trop tard! Il l'a assassinée... Morte! morte!...

— Qui sait? murmure Siori.

— Et Perez? questionne Mistoufle.

— Siori l'a lancé dans le gouffre... Il a payé sa dette!...

— Pauvre Vif-Argent! fait Mistoufle. Allons, mon ami, mon frère, du courage... N'oublie pas qu'on nous attend au quartier général où nous arriverons avec un beau trophée... Carbajal, pieds et poings liés... Et souvenons-nous que nous sommes des soldats de France... »

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE



Troisième Partie ✻ Vive la France !

CHAPITRE I

De Monterey à Saltillo. — Les honneurs et les millions. — Juarez recule, Juarez avance. — Un convoi de blessés. — Autrichiens et Mexicains. — La surprise!...

Longue, montueuse, bordée d'énormes cactus qui dardent leurs pointes menaçantes, la route de Monterey à Saltillo s'étend, sous les rayons d'un soleil embrasé.

Région splendide, d'une fécondité étonnante, où les orangers, pliant sous les fruits d'or, voisinent avec les champs de blé ou de canne à sucre, tandis qu'à l'horizon les hautes montagnes ferment l'horizon.

L'aspect change de lieue en lieue. Tout à coup, une plaine s'étend, rare, désolée, le sol est de pierre, fait de roches plates qui s'enchevêtrent les unes dans les autres comme les pièces d'un colossal jeu de patience

Quand on frappe le sol, il y a d'étranges résonnances, comme de gouffres profonds cachés sous cette sorte de croûte minérale; les caves de Garcia, que connaissent bien les touristes, avec la fameuse salle des Arches, dont les stalactites résonnent comme si elles étaient de bronze, semblent ne donner qu'une faible idée du système souterrain qui s'étend et se ramifie dans les profondeurs de la terre.

Bien qu'aux deux extrémités de la route, à Monterey ou à Saltillo, d'ordinaire le mouvement des denrées et le trafic interurbain soit assez actif pour que sans cesse piétons et cavaliers parcourent ces régions, maintenant un silence de mort y règne.

A peine si de temps à autre quelques péons (Indiens esclaves) y traînent leurs pas de bêtes soumises ou bien quelque bandit dépenaillé en quête de qui l'emploiera, flairant le vent et le mauvais coup à perpétrer.

C'est qu'aussi cette malheureuse contrée est depuis bien longtemps déjà le théâtre de combats incessants : pas un bouquet de bois qui n'ait tendu son embûche, pas une branche d'arbre qui n'ait supporté quelque pendu, victime des luttes sans répit.

Les *pueblos* (villages) des environs ont été dix fois incendiés et pillés, les *hacenderias* brûlées, les *ranchos* saccagés.

Les deux partis qui combattent pour la possession du Mexique sont terribles au pauvre peuple qui voudrait se cacher sous cette terre qui était sa nourricière et qui a été transformée en champ de carnage.

Tantôt ce sont les impérialistes, c'est-à-dire, avec les Français, les Autrichiens, les Belges et les Mexicains ralliés à la cause de Maximilien, qui chassent devant eux les partisans du président républicain Juarez, les repoussant vers le Nord, menaçant les derniers refuges des Juaristes, Monterey, Chihuahua...

Tantôt ce sont les bandes que l'on a cru disperser et qui reparissent plus ardentes, plus tenaces que jamais.

A peine les troupes du maréchal Bazaine ont-elles, au prix des plus violents efforts, rétabli une administration régulière, à peine le pays paraît-il pacifié et l'occupation, qui immobilisa nos troupes, paraît-elle assez assise pour que nous ayons confiance dans les autorités mexicaines, en apparence dévouées à l'empereur Maximilien, et que nous nous éloignons pour rendre ce peuple à lui-même, que, derrière nous, la trahison se dresse : alcades et préfets rappellent le Juaristes, livrent les postes de la ville, et notre conquête de quelques semaines est à reconquérir.

Ces continuelles alertes, ce travail de Pénélope épuisent nos soldats dont le nombre diminue et qu'on ne remplace plus, l'empereur Napoléon ayant manifesté sa volonté décisive de procéder à l'évacuation du pays et au rembarquement de nos troupes.

C'est la raison même qui lui dicte cette décision : jusque-ici, par des prodiges de vaillance et d'endurance, les troupes françaises ont su défendre l'honneur du drapeau tricolore qui depuis la prise de Puebla et la proclamation de Maximilien s'est toujours trouvé en avant et a été acclamé même par

nos adversaires. Mais l'heure devient critique. Maximilien n'a rien su organiser, ni armée, ni finances. Il n'a donc de force que dans notre appui : il voudrait que nos soldats fussent à perpétuité ses soldats, nos finances ses finances.

Trop de sacrifices ! Nous avons fait le possible et l'impossible. A l'empereur de défendre sa couronne et de conserver ce merveilleux empire que nous lui avons donné.

Le maréchal Bazaine a fait un magnifique et suprême effort dans le Nord du Mexique, il a contraint Juarez à reculer, toujours reculer et le jour serait proche où le chef républicain ne disposerait plus d'une ville de quelque importance dont il pût faire sa capitale.

Mais notre action militaire s'exerce sur une distance de plus de six cents lieues du Nord au Sud, de cent cinquante lieues de l'Est à l'Ouest, le quartier général, Mexico, Puebla, Queretaro, et le port d'embarquement Vera-Cruz sont séparés du théâtre des hostilités par des montagnes, des vallées rocheuses, des torrents et toutes les surprises d'un climat qui passe de la chaleur torride au froid glacial.

La France a-t-elle le droit, pour soutenir un souverain qui se doit à lui-même de conquérir l'appui de ses propres sujets, de continuer à sacrifier en pure perte ses enfants

les plus courageux, de jeter dans le gouffre des millions gaspillés vainement ?

L'histoire a déjà qualifié sévèrement cette expédition mexicaine, véritable rêve d'halluciné dont le but était de créer dans l'Amérique centrale un empire latin dont la puissance pût contre-balancer celle des États-Unis.

Laissons de côté les intrigues, les manœuvres financières qui purent être reprochées à certains conseillers des Tuileries : ceci est indéniable qu'il y eut dans cette résolution de conquête une méconnaissance absolue du caractère et de la volonté des Mexicains.

Qu'une poignée d'entre eux, mus par des ambitions peu honorables, aient fait appel à un archiduc autrichien pour lui décerner une couronne impériale, la vérité est qu'ils agissaient contre le sentiment du pays tout entier et qu'ils nous avaient attirés dans une impasse où l'honneur de nos armes aurait pu succomber, et dont nous ne sommes sortis que grâce au merveilleux dévouement de notre armée.

Maximilien lui-même, trompé par les réactionnaires mexicains, s'était fait cette illusion que le peuple l'attendait, le désirait. Cette illusion, qui caressait son orgueil, lui devait coûter cher.

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

UNE LEÇON DE PATRIOTISME AU JAPON

Le nouveau Théâtre de Kioto

Dans l'empire du Soleil-Levant, on pourra dire maintenant le Théâtre-Japonais, comme nous disons la Comédie-Française ; mais peut-être les sujets du mikado pourront-ils faire ronfler ces deux mots avec un plus légitime orgueil, car le nouveau théâtre que les Nippons viennent de construire à Kioto est à la fois un modèle d'élégance et de commodité.

Mettant à profit le génie d'imitation qu'ils possèdent au suprême degré, ils ont voulu réunir tous les avantages que peuvent offrir nos théâtres occidentaux, se réservant de tout japoniser ensuite.

Un des plus célèbres architectes du « Soleil-Levant » fut donc envoyé, si l'on peut dire, vers les « Soleils couchants », et, pendant quatre années, ce constructeur zélé et fier de sa mission parcourut l'Europe et l'Amérique. Il visita tous les théâtres ayant quelque réputation, en nota les avantages et les défauts, et revint dans sa patrie, désireux de bâtir le plus beau théâtre du monde, à Kioto.

Nous ne dirons pas que son œuvre soit le chef-d'œuvre du genre, mais le nouveau théâtre de Kioto est certainement l'un des plus magnifiques qui existent.

On l'appelle le Théâtre-Impérial, et l'on a mis trois ans entiers à le construire. Il a coûté douze millions et demi ; en Europe ou en Amérique, il eût coûté au moins vingt-cinq millions.

La scène a une largeur de vingt mètres et dix-huit mètres de profondeur. Il y a dix-sept cents places ; chaque siège est ajustable, soit en fauteuil pour les étrangers, soit à la mode japonaise. Les portes de fer s'ouvrent d'elles-mêmes en cas d'incendie, et les bouches d'eau fonctionnent automatiquement.

Mais ce théâtre, construit en un style étranger, devra rester un éducateur national et ne point jouer, ou presque pas, de pièces étrangères. Du reste, le public japonais ne les accepterait pas. Autrefois, entre les traditionalistes qui ne voulaient que des drames nationaux et les modernistes qui consentaient à voir le répertoire étranger, éclataient des rixes sanglantes. Le sabre jouait son rôle dans la salle et les deux partis se frappaient mortellement.

Aujourd'hui, il est interdit aux Japonais, même s'ils descendent des samourais antiques, d'entrer au théâtre avec leur sabre.

Dans le Théâtre-Impérial de Kioto, l'on jouera, avant tout, des *nô*. Le *nô* est une combinaison de musique, de danses, de dialogues ; mais c'est d'abord un drame national. Il y a, dans la capitale du Japon, une troupe d'acteurs qui possèdent un répertoire de 250 *nô*. Les acteurs font partie de cette troupe de père en fils. Actuellement, certains artistes descendent directement de ceux qui créèrent les *nô* dans le cours du XIV^e siècle, les Kouanji, les Komparou, les Hosko, les Kongo.

Le théâtre japonais possède aussi son répertoire de comédies nationales ou « *kiyoghen* ». Et les familles Chomyo, Saghi, Idzoumi, Ohkoura jouent ces comédies depuis six cents ans.

Des écrivains japonais ont adapté « Monte-Cristo, les Trois Mousquetaires, le Tour du Monde en 80 jours » ; mais le peuple japonais préfère les drames héroïques de son histoire.

Le jour de l'inauguration du Théâtre-Impérial, le plus illustre des écrivains japonais écrivit cette phrase significative : « Il faut que la voix grande et rénovée du Japon étonne l'Occident ! »

André CHARME LIN.

Entre le cap Finistère et les îles Scilly
La Famine dans un Phare

Nous avons encore tous présent à la mémoire le drame terrible qui s'est passé au phare du Lobeira et dont on a eu connaissance le 12 février dernier.

Ce fait n'est malheureusement pas unique et les infortunés gardiens de phare ne sont que trop exposés, dans leur isolement, à devenir les victimes de l'océan déchaîné. Un cas analogue s'est produit en décembre 1914. C'est à l'entrée de la Manche, ce dangereux entonnoir où s'engouffrent vents, courants et marées, que les scènes dont nous allons parler se sont déroulées.

Le rocher du Loup (Wolf-Rock) est un dangereux écueil situé à peu près à mi-distance entre le cap Finistère (pointe extrême de la Cornouaille) et les îles Scilly ou Sorlingues. Placé comme il l'est au centre même d'une région que les marins ont surnommée depuis longtemps le « cimetière de l'Océan », cet écueil, grâce à la vigilance des autorités maritimes anglaises, est devenu la fondation d'un phare qui rend à la navigation les plus grands services.

On se souviendra que le mois de décembre 1911 fut une période de désastres pour les populations riveraines de la Manche, en France comme en Angleterre. En l'espace de vingt-quatre heures, on compta dans cette mer dix naufrages entraînant la mort de 105 personnes.

La mer devint si mauvaise que le navire chargé de faire la relève du phare de Wolf-Rock et de le réapprovisionner en vivres et en eau douce dut rentrer par trois fois à Penzance, son port d'attache, sans pouvoir affronter la rage des éléments. Et les semaines passèrent sans qu'il fût possible de porter secours aux malheureux gardiens. Allait-on les laisser mourir de soif et de faim ?

L'amirauté s'émut enfin, et ordre fut donné au vapeur *Mermaid* de tenter l'impossible pour secourir les gardiens. Comme les journaux anglais avaient signalé leur infortune, un photographe de notre excellent confrère londonien, le *Daily Mirror*, demanda à participer à la dangereuse expédition. C'est grâce à cette circonstance que nous pouvons publier les documents reproduits ci-contre.

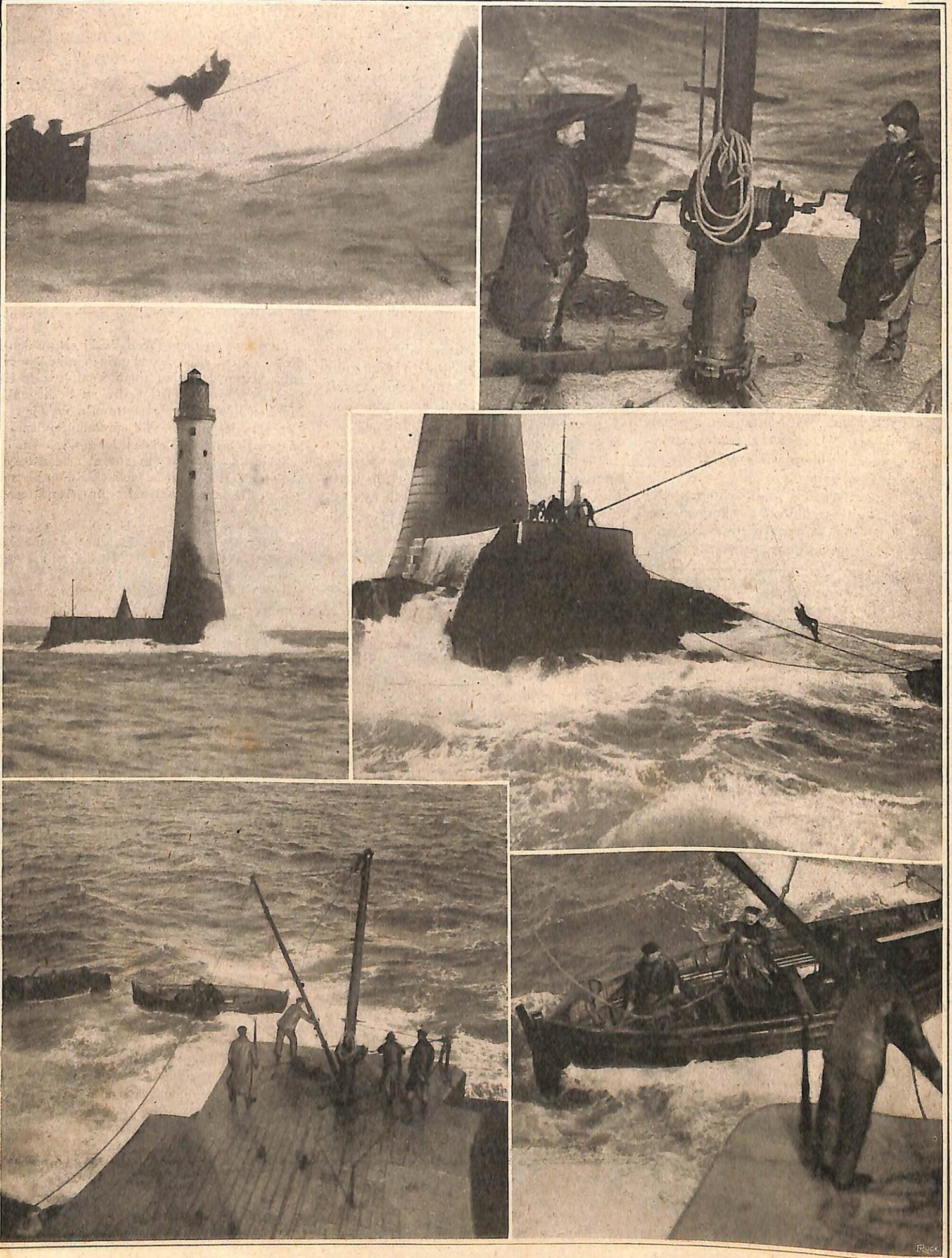
Le *Mermaid* ne pouvait songer à atteindre le rocher. Les lames l'y auraient réduit en pièces. Mais il put s'en approcher à une distance de 600 mètres. Un canot de sauvetage fut mis à l'eau et les intrépides rameurs s'efforcèrent d'avancer à travers les lames rageuses.

Enfin, après une heure d'efforts surhumains, le canot pouvait s'amarrer à une bouée fixée à vingt mètres du roc et d'où les rameurs lançaient une corde aux gardiens. Cette corde était aussitôt fixée à une grue installée sur la plate-forme du phare, et un va-et-vient permettait bientôt le transport des provisions.

Puis, les trois hommes de relève amenés par le *Mermaid* se cramponnaient successivement à la corde et se faisaient hisser jusqu'au phare, traçant le chemin aux trois compagnons qu'ils venaient remplacer, et qui n'avaient pas vu leurs familles depuis douze semaines !

Les vivres arrivaient au bon moment, car les réserves du phare étaient presque épuisées, et le temps avait été si mauvais que les gardiens n'avaient pas réussi à pêcher un seul poisson depuis quinze jours.

A. LEBLANC.



LA FAMINE DANS UN PHARE

Les hommes de relève se cramponnent à la corde et se font hisser jusqu'au phare. Une grue permet aux gardiens de fixer la corde qui servira de va-et-vient pour le transport des vivres. Le phare de Wolf-Rock. Les courageux marins ne cessent de braver l'océan déchaîné. Les canots de sauvetage fixés à une bouée.



L'EXPÉDITION ANGLAISE CONTRE LES ABORS

C'est à l'abri de ces redoutes en bois que les soldats anglais peuvent diriger le feu de leurs mitrailleuses et les chiens de guerre dont ils se sont munis pour cette campagne sont devenus pour eux de précieux auxiliaires.

Entre l'Inde et le Tibet

L'Expédition anglaise

contre les Abors

C'est au prix des plus sérieuses difficultés que les Anglais conduiront jusqu'au pays inexploré des Abors l'expédition qu'ils ont entreprise contre ces tribus sauvages. Nous avons récemment donné un aperçu de ce que l'on peut savoir actuellement de cette contrée et des mœurs des habitants¹. Le pays est une région montagneuse et boisée de l'accès le plus malaisé, située dans le bassin du Brahmapoutra, par delà les frontières de l'Inde et sur les contreforts de l'Himalaya. Les habitants sont des tribus belliqueuses et farouches dont la plupart n'ont eu jusqu'ici que peu de contact avec la civilisation occidentale; ils disent d'eux-mêmes qu'ils sont comme des tigres, et qu'ils ne peuvent vivre deux dans le même repaire.

Les Anglais ont toujours cherché à fortifier leur situation du côté du Tibet et l'on se souvient de la grande expédition qui poussa jusqu'à la cité sainte de Lhassa, en 1904. La cause qui a provoqué cette fois l'entreprise britannique a été le massacre par les Abors, à la fin de mars 1914, d'un fonctionnaire anglais, M. Noël Williamson, et de son compagnon de route, le docteur Gregorson. Les trente-cinq indigènes qui leur servaient d'escorte avaient subi le même sort.

L'expédition dirigée contre les Abors est placée sous le commandement du major-général H. Bower. Les forces dont il dispose comprennent 2,600 hommes choisis parmi les meilleures troupes de l'Inde et environ 3,000 coolies, principalement des Nagas et des Manipouris, qui portent sur leurs têtes les charges de bagages. Les guerriers nagas qui accompagnent l'expédition sont munis de longues lances et de boucliers tressés; ils rappellent quelque peu les Égyptiens par les lignes du visage et l'allure. Les Nagas mangent volontiers des chiens, qu'ils regardent comme une nourriture des plus délicates.

Cet effectif est certainement peu nombreux en raison des difficultés considérables que ne peut manquer de rencontrer l'expédition tant à cause des obstacles naturels que présente le pays et de son climat malsain que par suite des luttes souvent meurtrières que la petite armée pourra avoir à subir. L'expédition est dirigée spécialement contre les Abors, mais il est à craindre que beaucoup d'autres tribus n'attaquent, elles aussi, les troupes anglaises et que l'on ne soit obligé d'étendre la répression bien au delà des prévisions premières. On pense que l'expédition pourra durer six mois; mais si l'on se trouve entraîné à de nouvelles opérations, on ne peut savoir quelle en sera la fin.

Les Anglais profiteront de cette campagne militaire pour étudier le pays à tous les points de vue. Une mission scientifique, comprenant un zoologiste, un botaniste et un anthropologiste, accompagnera l'expédition.

Les Abors sont de redoutables adversaires à cause des flèches empoisonnées dont ils font usage. Elles sont imprégnées soit d'aconit, soit du germe du tétanos; ce dernier est obtenu en faisant séjourner les pointes des flèches dans des matières animales en décomposition. La pointe est barbelée et se détache facilement de la tige, de sorte que, quand elle a pénétré dans le corps, on ne peut plus l'en retirer sans

déchirer les chairs; elle constitue ainsi une arme terrible.

La base d'opérations des Anglais pour leur expédition contre les Abors est Kobo, qui se trouve sur le Brahmapoutra, en aval du confluent du Dihong, qui est le cours supérieur de ce fleuve, et du Lohit, qui passe devant Sadiya. C'est par des bateaux à vapeur que les troupes ont été conduites jusqu'à Kobo, où un camp a été établi. Kobo est relié par une ligne télégraphique à Dibrugarh, en aval.

Depuis qu'ils se sont installés à Kobo, les Anglais, en gens de sport qu'ils sont, y ont établi un gymnase et un jeu de foot-ball.

De Kobo, l'expédition s'est rendue par la forêt vierge jusqu'à la passe de Pasi-Ghat d'où elle a fait route à travers le pays des Daphla-Abors. Mais ces Abors, ainsi que les Michmi-Abors qui vivent sur l'autre rive, sont des peuples des plus pacifiques en comparaison avec les Bor-Abors, contre lesquels on doit principalement opérer.

L'expédition a gagné ensuite le village de Ke-Bang, sur la rive droite du Dihong, dont elle s'est emparée sans résistance.

Elle a formé quatre colonnes chargées de se rendre respectivement chez les Miris, les Abors, les Michmis et les Kamptis. Les guerriers michmis sont armés d'une lance et d'une espèce de couteau enfoncé dans une gaine. Ils portent sur la tête une sorte de chapeau ou de casque pointu assez bas orné de côtes; ils ont un vêtement à manches courtes qui ne dépasse pas les genoux et ils gardent les jambes nues. Les femmes sont plus vêtues et portent de nombreux bijoux: colliers, bracelets, pendants d'oreilles, diadème sur le front; elles fument la pipe.

C'est sur la rive gauche du Dihong que se trouve le territoire des Abors et l'on peut prévoir qu'il faudra s'y livrer à une guerre de guérilla, car on doit s'attendre à une vive résistance. Par delà le territoire des Abors, s'étend aussi une contrée inexplorée où l'on présume que sont situées les fameuses chutes du Tsan-po, auxquelles on attribue une hauteur de 12,000 pieds. L'expédition s'efforcera de les atteindre. Ces chutes sont sur la grande rivière du Tsan-Po, qui coule à travers le Tibet et qui doit être identifiée avec le Dihong et le Brahmapoutra. Beaucoup plus loin à l'Ouest, sur un petit affluent de la rive gauche de Tsan-Po, est Lhassa, la capitale du dalaï-lama.

Pour se protéger contre les attaques, les Anglais construisent des sortes de redoutes en bois. Telle est celle qui a été faite à Kobo, leur base d'opérations. L'ouvrage est composé d'une enceinte faite de grands pieux de bois. Au milieu s'élève une tourelle d'observation, sorte d'échafaudage muni d'un toit et auquel on accède par une échelle. C'est de l'intérieur de cette redoute que les soldats dirigent le feu de leurs mitrailleuses en cas d'attaque.

Les Anglais se sont munis, pour cette campagne, d'auxiliaires dont les services, sans aucun doute, ne seront pas à dédaigner: ce sont des chiens de guerre. Ils ont déjà donné des preuves de leur valeur, car, dès le début de la campagne, l'un de ces animaux, qui accompagnait l'avant-garde et marchait en tête, a été assez avisé pour signaler à temps la présence des Abors. Un peu plus tard, on a appris que les chiens avaient montré de nouveau de remarquables qualités de dépisteurs, en signalant l'approche d'indigènes ennemis avant même qu'ils aient été vus par les coolies nagas. Ces chiens, qui sont dressés par le major Richardson, un spécialiste en la matière, servent de nuit, dans l'Inde, à protéger les sentinelles gourkhas et à doubler en même temps leur vigilance.

GUSTAVE REGELSPERGER.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Deuxième Partie.

Au Pays des Druses.

Chapitre VII

DANS LA RÉSIDENCE DES HANOUMS
(Suite.)

SUIE, Sika s'abandonna à de sombres pensées; mais, brisée par les fatigues physiques et morales endurées depuis plusieurs jours, elle tomba bientôt dans un sommeil profond. Elle n'en sortit que le lendemain. Mais à peine eut-elle ouvert les yeux qu'elle poussa un cri d'effroi.

Le prince était debout devant elle.

« Je vous regardais dormir, fit-il d'un accent très doux, et j'y trouvais un plaisir sans bornes.

Elle ne répondit pas, troublée par la présence de l'homme qu'on lui avait désigné comme un époux.

« Si vous désirez quoi que ce soit, reprit-il, ordonnez, palais, esclaves, et moi-même sommes à votre service. »

Sika frissonna. Les paroles du prince lui rappelaient celles des femmes de la médresse.

Mais elle se raidit contre l'émotion et elle parvint à répliquer dans un sourire :

« C'est trop de richesses pour moi. Bien moins que cela me donnerait le bonheur.

— Peu ou beaucoup, vous serez obéie. Que souhaitez-vous? »

Elle le regarda bien en face :

« Je souhaite l'accomplissement d'une promesse de vous.

— Laquelle?

— Me donner les moyens d'avertir mon père du lieu où j'ai trouvé asile. »

Un lourd silence succéda à cette demande.

Ahmed avait froncé les sourcils. Son visage avait pris une expression menaçante.

La jeune fille reprit, tandis que son cœur battait à coups précipités :

« Vous hésitez. »

Il serra les poings, et, durement :

« Vous vous méprenez. Je n'hésite pas. Je refuse. »

Et, avec une ironie aiguë, Ahmed expliqua :

« Votre père ne songerait qu'à me contrarier.

— Vous contrarier? fit-elle, étonnée par ce vocable?

— Sans doute. Il serait possédé par l'idée de vous emmener vers votre pays.

— N'est-ce point naturel?

— Oh! que si. Seulement, il y a un seulement.

— Puis-je le connaître?

— Je ne suis ici que pour vous l'apprendre. Je ne veux pas que vous partiez.

1. Voir le n° 799

Je ne souffrirai pas que vous alliez vivre loin de moi. »

Dans la voix du Persan, vibrat une tendresse sauvage. Tout le côté indomptable des sentiments de ce fils de l'Iran bouillonnait en son accent.

Sika sentit que le défenseur devenait un tyran. Mais que faire, que dire pour détourner le nouveau danger se dressant devant elle ?

Son trouble ne lui permettait pas de raisonner. Au surplus, eût-elle possédé la plénitude de son sang-froid, qu'elle n'eût pas été plus habile. On ne domine pas un barbare qui considère par éducation, par atavisme, la femme ainsi qu'une marchandise. Se marier en Perse, c'est acheter une poupée vivante, sans que celle-ci ait le droit de formuler une opinion.

Ahmed continua, les dents serrées, après un moment de silence :

« Je lis sur votre visage bouleversé que vous avez compris. J'ajoute que le sentiment que vous éprouvez à mon égard peut être la répulsion, la haine. Il n'importe. Ma résolution n'en sera pas changée. Ivre de joie ou de larmes, je ferai de vous mon épouse. »

Elle tenta de jeter le trouble dans son esprit.

« Les femmes de ma race, prononçait-elle lentement, se contraignant à assurer sa voix tremblante, les femmes de ma race ne ressemblent en rien aux filles de Perse. La contrainte les révolte. La douceur, la persuasion seules trouvent le chemin de leur cœur. »

— Eh bien, ne vous ai-je pas offert mes richesses, mes esclaves ?

— J'ai repoussé cette offre généreuse, parce que la présence de mon père me serait plus douce encore.

— J'ai dit cette présence impossible. »

Et, comme elle allait implorer de nouveau, Ahmed conclut rudement :

« Le temps est un auxiliaire précieux ! Soyez une captive adulée, mais une captive. Bientôt vous soupirez après la liberté... J'attendrai cet instant. J'attendrai. »

Il sortit sur ces paroles, la laissant désespérée.

« Ah ! gémit-elle, est-ce donc mon sort qu'échapper à un péril me précipite dans un autre ?

« Pourquoi ne m'a-t-il pas abandonnée à l'incendie du palais de Mohamed ? »

Mais elle secoua la tête en une dénégation ardente :

« Non, non, je ne veux pas mourir. »

Et, se tordant les mains :

« Tibérade ! Tibérade ! jeta-t-elle dans un sanglot, viens au secours de celle qui n'espère son salut que de toi. »

Et Sika se prit à pleurer.

Plusieurs jours se passèrent, sans apporter aucun changement à la situation de la captive. Une fois par vingt-quatre heures Ahmed se présentait devant la prisonnière et les mêmes répliques s'échangeaient :

— « Jeune fille, as-tu réfléchi ?

— Je ne puis même pas délibérer sur votre proposition.

— Alors, à demain. Peut-être la nuit t'apportera la raison. »

Et il la laissait à ses réflexions moroses.

Moroses, certes, dans cette médresse, où elle ne pouvait rencontrer que les pauvres femmes, corps sans âmes, têtes sans pensée, qui s'étonnaient de la voir repousser avec horreur la recherche du prince, qu'elles considéraient comme un honneur.

Moroses encore par l'absence de toute communication avec le monde extérieur... Le seul bruit étranger qui parvenait à Sika était le rauquement des fauves dont la voix sinistre avait salué son arrivée. Alors, Sika s'enfermait dans son appartement, se pelotonnait sur un siège auprès d'une fenêtre, et demeurait là, les yeux vagues, regardant sans le voir le spacieux jardin des femmes, où des arbres fruitiers protégeaient de leur ombre les vastes tapis de fleurs de toute espèce mélangées selon la mode horticole des Persans. Or, un soir, elle s'était accoudée à la croisée, ressassant ses pensées attristées. Tout à coup, il lui sembla distinguer une ombre se glissant sans bruit parmi les arbres du jardin.

« Tiens ! murmura la jeune fille. Voilà un être qui paraît chercher à se dissimuler ? Que signifie cela ? Un serviteur, un familier du palais ne se cacherait pas... Alors qui cela peut-il être ?

Elle s'intéressait, à présent, aux mouvements de l'inconnu. Un personnage qui progressait avec cette prudence était peut-être un ennemi du maître cruel qui la retenait prisonnière. Avec une émotion inexplicable, Sika se confiait.

« L'ombre fait des signes !... A qui ? on dirait qu'elle s'adresse à moi ? Que signifient ces attitudes ? Ah ! elle s'éloigne. »

Cette dernière phrase s'échappa de ses lèvres comme une plainte.

L'ombre en effet s'était enfuie à toutes jambes, effrayée sans doute par un danger non perceptible pour la captive.

Le jardin redevint désert, et Sika en ressentit une aggravation de tristesse. La nuit, le sommeil lui fit défaut. Sans cesse sa pensée revenait à la silhouette mystérieuse.

La journée du lendemain lui parut interminable. A peine prêta-t-elle attention à la visite quotidienne du prince Ahmed, encore que le Persan se montrât plus menaçant que de coutume, menaçant au point de dire :

« Jeune fille, je te souhaite de devenir raisonnable, car demain tu obéiras ou bien je punirai.

Elle attendait le soir avec impatience. Il vint enfin, et aussitôt elle reprit place auprès de la fenêtre où elle songeait la veille.

Obéissait-elle à l'un de ces pressentiments inexplicables, enfantés par la douleur ? Elle eût pu le croire, car le promeneur inconnu se montra de nouveau.

Cette fois, il portait avec lui une échelle de jardin.

Il s'avança avec des précautions infinies, parvint sous la fenêtre, appliqua l'échelle contre le mur et grimpa avec la légèreté d'un écureuil. Parvenu à la hau-

teur de la captive, leurs visages se faisant face, l'étrange visiteur retira son grand chapeau conique. Sika poussa un cri éperdu :

« Emmie !

— Chut ! Vous me feriez pincer, chère mademoiselle Sika ! »

Et, dans un chuchotement, en hâte, ainsi qu'une personne ayant conscience de la valeur des minutes :

« J'ai réussi à me faire engager comme jardinier au palais... pour veiller sur vous, vous défendre au besoin, en attendant l'arrivée de votre père, de mon cousin.

— Quoi ? Ils savent ?...

— Votre billet est parvenu à son adresse... Quant au pantalon, je me suis fait sa bobonne, et je l'ai amené avec moi à Bassorah ! »

Incapable de prononcer un mot, Sika croisait nerveusement ses mains sur sa poitrine. La fillette, elle, continuait avec le même calme que si elle avait passé toute sa vie sur une échelle :

« Ils s'adresseront aux consulats européens. Ce bête de prince sera obligé de vous rendre la liberté. »

La jolie Japonaise tressaillit.

« Pourvu qu'ils se hâtent ! Mon geôlier m'a déclaré aujourd'hui que je devrais, demain, consentir à être son épouse... »

— Voyez-vous ce singe... »

— Non, Emmie, pas un singe, mais un fauve capable de toutes les cruautés... »

La petite Parisienne l'interrompit :

« Ne vous frappez pas, Sika... J'ouvrirai l'œil et, s'il est nécessaire, j'utiliserai un instrument dont je me suis munie, bien qu'il n'ait aucune utilité pour le jardinage.

— Quel instrument ?

— Un joli revolver, Sika.

— Vous oseriez ?

— Oh ! plaisante la petite, un fauve, comme vous dites, ça ressemble encore moins à un homme qu'un singe ! »

Chapitre VIII

LES LIONS, AMBASSADEURS DE MARIAGE

Rien ne vaut l'espérance pour assurer les nuits paisibles.

Sika s'endormit ce soir-là avec la même tranquillité que si elle avait occupé sa chambre dans le logis de son père.

La présence d'Emmie dans le palais lui avait rendu la confiance.

Et, de fait, la mignonne Parisienne n'avait-elle pas donné assez de preuves de décision, de courage, d'ingéniosité, pour que sa seule venue chassât les terreurs qui, les jours précédents, assaillaient la prisonnière ?

Bref, Sika se réveilla dans les plus heureuses dispositions, et, pour la première fois, elle s'oublia à admirer les riches parterres du jardin, qu'elle avait à peine remarqués jusque-là. L'ombre des grands arbres lui semblait plus douce.

Il est vrai qu'elle peuplait les frondaisons luxuriantes, les allées rectilignes d'une silhouette amie, qu'elle évoquait le visage mutin de la cousine de Tibérade.

Tibéride! Il arriverait bientôt. Emmie l'avait promis.

Et, à cette pensée, la blonde rêveuse sentait son cœur battre éperdument dans sa poitrine.

Mais elle tressaille.

Une porte vient de s'ouvrir. Elle tourne la tête, et ses traits expriment la gêne, la déception.

Elle a reconnu le prince Ahmed!

Lui est grave, ses regards brillent étrangement. Il s'incline :

« Bonjour, mademoiselle, prononce-t-il cérémonieusement. Je vois avec plaisir que la captivité ne vous a pas trop pâli. Votre teint mérite toujours d'être jalouxé par les fleurs les plus brillantes... Moi seul souffre de vous savoir recluse... Mais j'ai décidé que ceci allait cesser.

« Il est temps que vous illuminiez mon palais de votre beauté... Oh! ne répondez pas, c'est inutile. Ce que j'ai décidé s'accomplira... »

Et lentement, son accentuation donnant aux mots un caractère menaçant, il acheva :

« En ce jour expire le délai que j'ai fixé. Etes-vous préparée à devenir mon épouse? »

— Prince! murmura Sika frissonnante, laissez-moi quelques jours encore! »

Une espérance imprécise avait dicté cette prière.

Gagner du temps, donner à ses amis le loisir de la rejoindre. Tel était le but de la jeune fille.

Mais Ahmed secoua la tête et, avec une amabilité affectée, plus cruelle que les éclats de la colère :

« Je voudrais mettre la Perse à vos pieds, belle Sika. Je vous offre ce que j'y possède, mon palais, mes domaines, mes esclaves, mes cassettes pleines de pièces d'or, mes troupeaux de chameaux fauves, mes tissus brodés de perles fines, mes bijoux précieux... Voulez-vous les accepter? »

— Par grâce, permettez que je réfléchisse encore! »

Le prince eut un geste violent.

« J'ai assez attendu! Je ne veux plus attendre.

— Demain, oui, demain, je vous répondrai!

— Demain sera le frère d'aujourd'hui! Depuis que vous êtes entrée dans ma demeure, je vous observe et j'ai la conviction absolue, entière, que votre esprit s'enveloppe d'un nuage lorsque mon cœur s'explique, lorsqu'il vous implore.

— Vous vous trompez.

— Allons donc! vous ne vous déciderez jamais si je reste le faible, l'implorant que j'ai été. Aussi, je me transforme... je commande... et pour vous amener à l'obéissance, je ne reculerai devant aucun moyen.»

— Prince, accordez-moi la journée que je sollicite de votre bienveillance... Que sont vingt-quatre heures?... »

— Un retard à notre bonheur... Je n'en admetts plus.

— Je ne puis vous répondre maintenant!

sance. Vous, vous montrez l'indépendance des Européennes. »

Et, avec un rire grelottant :

« Il n'importe. Vous obéirez. Je suis maladroite pour plaider ma cause, je vais charger de ce soin des voix dont l'éloquence vous paraîtra irrésistible. »

Et le Persan s'élança au dehors.

Sika se retrouva seule, terrifiée par les dernières paroles d'Ahmed. Que signifiaient-elles? Quelle menace était enclose dans leurs syllabes mystérieuses?

A quelles voix avait-il fait allusion? Quelle torture attendait la jeune fille, et la contraindrait à accepter l'union odieuse?

Oh! elle mourrait, plutôt que renoncer à Marcel, à lui qui, par son dévouement, avait conquis toute son âme.

Mais mourir est dur à vingt ans. Sika eut un gémissement, quand la porte se rouvrit... Qu'est-ce donc? Des serviteurs beloutches, au visage sinistre, s'approchèrent de la captive. Rudement, ils la saisissent, brisant sans effort sa faible résistance, ils la garrottent et l'entraînent au dehors.

Elle a peur. Elle tremble. Elle essaie de savoir quel sort lui est réservé. Elle balbutie :

« Où me conduisez-vous? »

Ses guides ont sans doute reçu la consigne de rester muets. Ils haussent les épaules sans répondre. Ils l'emportent presque à présent, lui faisant traverser les larges galeries, des salles spacieuses, où les femmes du harem, les bras et les jambes surchargés d'anneaux précieux, se tenaient paresseusement étendues sur des coussins amoncelés, trompant leur oisiveté sans fin en croquant des friandises, tandis que les esclaves

noires grattaient mélancoliquement les cordes des mandolines ou frappaient les derboukas.

Au passage de la prisonnière, quelques-unes se redressaient languissamment, prononçaient des mots que Sika ne comprenait pas, et cependant elle avait l'impression qu'ils contenaient une critique malicieuse.

Les Beloutches marquèrent un arrêt près d'un escalier s'enfonçant vers le sous-sol.

Instinctivement, Sika recula, le cœur étreint d'une angoisse plus vive. Où la menait-on? Question vaine. Ses guides ne lui permirent pas la réflexion. Ils la tirèrent après eux sur les degrés. L'escalier accédait à de vastes caves dallées, aux voûtes soutenues de distance en distance par des



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

Il sembla à Sika distinguer une ombre qui se glissait parmi les arbres du jardin.

(P. 315, col. 2.)

— Donc, vous refusez?

— Je n'ai pas dit cela.

— Vous acceptez en ce cas?

— Attendez à demain.

— Non! C'est aujourd'hui que le mariage s'accomplira, rien ne me fera revenir sur cette décision.

— Prince, je vous supplie. »

Il serra les poings.

« Vos prières trahissent vos sentiments. Je vous fais horreur. Fille d'Europe, vous considérez un Asiate ainsi qu'un barbare.

— Mais je suis moi-même une Asiate, s'exclama la jeune fille. Je suis Japonaise. »

Ahmed l'interrompit brutalement :

« L'éducation des Occidentaux vous a gâtée. La femme d'Asie a l'esprit d'obéis-

pilliers de granit trapus, que réunissaient les courbes basses des voûtes de plein cintre.

Ils allaient toujours, traînant leur victime. Tout à coup, ils firent halte devant un mur percé par le rectangle d'une porte bardée de fer.

Il semblait à Sika qu'on ne pût aller plus loin.

Le couloir finissait en cul-de-sac.

Mais l'un des gardiens de la captive détacha de sa ceinture une clef, l'introduisit dans une serrure invisible. La porte s'ouvrit sur un puits carré, profond de six à sept mètres.

Les Beloutches y poussèrent brusquement la jeune fille, et avant que celle-ci fût revenue de sa surprise, ils avaient disparu, refermant la porte sur elle.

Effarée, frissonnante, la pauvre enfant promena autour de sa prison des regards aigus. Elle souhaitait ardemment comprendre le pourquoi des actions de ses geôliers...

Dans la Capitale de la Judée

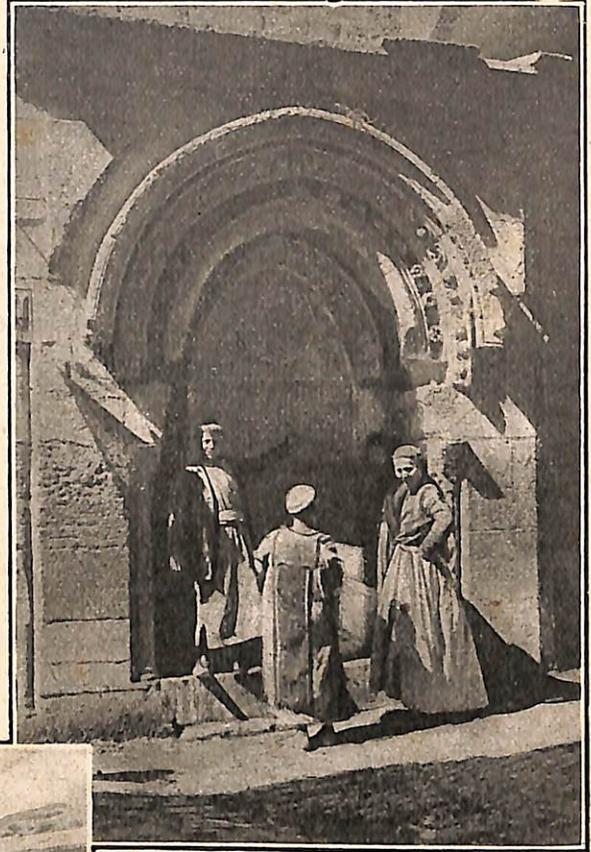
SOURCES & PUIITS à Jérusalem

JÉRUSALEM, vers qui les cérémonies rituelles des jours présents ramènent l'attention de ceux qui aiment à voyager par la pensée à travers les pays lointains et pittoresques, a vu toute son histoire dominée par la question de l'eau.

Cette ville que les Israélites eux-mêmes appellent tour à tour Jérusalem, Yéruhslem, Yerushalayem, a subi des sièges nombreux. Les assiégeants ont toujours tenté de la réduire par la soif plus encore que par la faim.

Il faut bien distinguer, dans le système des eaux autour de Jérusalem et dans la ville même, les fontaines et les citernes.

Les fontaines proviennent des sources naturelles et sont presque



Piscine de Bethesda, sur l'emplacement de l'ancienne église Sainte-Anne, bâtie par les Croisés.

toujours des bassins où arrive l'eau partie des vallées qui entourent la ville. Parmi les fontaines les plus célèbres, il faut citer les Vasques de Salomon et la Source d'Ezéchias.

Les Vasques de Salomon consistent en trois bassins construits autrefois pour arroser le fameux Jardin Fermé où le roi se promenait avec ses nombreuses épouses. Les Vasques devaient aussi amener l'eau jusqu'au Temple. Le plus grand des trois bassins présente une longueur de 175 mètres, sur une largeur de 64 mètres. Il a 15 mètres de profondeur.



Fontaine de Siloé, dans la vallée de ce nom.

Étrange prison que celle où elle se trouvait à présent. Une grille solide partageait le puits en deux parts égales, formant deux sortes de courettes.

La captive regarda en haut, là où la cavité atteignait la surface du sol.

Une seconde grille encerclait l'ouverture.

« Qu'est-ce que cela? » murmura la pauvre enfant, interloquée par l'aspect bizarre du lieu.

En regardant encore, elle constata que, dans la courette dont elle était séparée par les barreaux solides de la grille, il existait une porte, faisant pendant à celle qui lui avait livré passage.

Et, brusquement, un grelotement d'épouvante secoua tout son être. Un rugissement terrible, tout proche, venait de déchirer ses oreilles.

« Les lions! » bégaya-t-elle.

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.



SOURCES ET PUIITS A JÉRUSALEM

Ancienne source, voisine de Jérusalem, sur laquelle les musulmans ont construit une piscine, dans le style des mosquées.

Auprès des *vasques*, les Turcs ont bâti le Kalaar-el-Bourack, ou *Chateau des Bassins*. Il a été fondé par Kalam, il est occupé par des soldats turcs chargés de garder les eaux. Ces eaux proviennent de la vallée d'Hébron, où naquirent Samuel et David, et où furent enterrés Abraham, Isaac, Jacob.

La *Source d'Ezéchias* fut découverte récemment. Un jour, des moines européens firent soulever une pierre, dans l'espoir de découvrir un trésor. La pierre laissa apparaître un souterrain. Toute une suite de galeries s'allongeaient; elles étaient pleines d'eau. Cette découverte ravit d'aise les rabbins du pays. Car, disaient-ils, il est écrit dans le Talmud que le véritable Messie, sauveur des Juifs, viendra lorsqu'on aura découvert trois antiques sources cachées. Celle d'Ezéchias était la première. Les Turcs l'appellent Birket-el-Batrak. Elle a permis aux Juifs de ne pas mourir de soif pendant le siège de Titus.

Il serait trop long de mentionner ici toutes les sources curieuses qui entourent Jérusalem.

Les citernes, qui sont des bassins alimentés par la pluie, fournissent l'eau au peuple de Jérusalem. La plus célèbre est celle où la Samaritaine donna à boire au Christ escorté par la foule de ses auditeurs.

ROBERT DUNIER.

Grandeur et décadence des Majestés éphémères

Souverains bizarres

Avez-vous connu le roi des Cocotiers? Non, n'est-ce pas? Eh bien, nous non plus. Ce souverain, pourtant, a bel et bien existé et vient même de mourir à Ventuor, dans l'île de Wight, où il était venu pour rétablir sa santé chancelante.

C'était là une de ces figures curieuses de monarques bizarres, derniers aventuriers, rappelant peu, il est vrai, les *conquistadores* de jadis. Il eut pourtant l'avantage, sur d'autres dont nous allons parler, d'être reconnu comme roi par son pays natal, l'Angleterre.

Sa Majesté Ross III était âgé de soixante-huit ans et l'histoire de son royaume mérite d'être contée, car elle rappelle par bien des côtés certaines pages de *Robinson Crusoe*.

Les îles des Cocotiers, qu'on appelle aussi quelquefois îles de Keeling, sont formées dans l'océan Indien, à 1,200 kilomètres de Java, par un groupe de vingt-cinq îlots de corail.

Vers 1825, un explorateur écossais, du nom de Clunies Ross, les découvrit et, les trouvant inoccupées, conçut le projet de les coloniser.

Il revint en Écosse, y réunit une phalange de jeunes et solides compatriotes cherchant aventure et qui consentirent à le suivre.

On comprend combien Ross fut désappointé, en arrivant en 1827 aux îles des Cocotiers, de voir qu'un autre aventurier, Alexandre Hare, en avait pris possession, avec deux cents esclaves dont le rajah de Bandju lui avait fait présent.

Rosse, avec un courage indomptable, résolut de lutter contre son rival pour faire triompher sa cause. Il débarqua avec ses amis et déclara la guerre à Alexandre Hare.

Celui-ci fut abandonné par ses esclaves, qui prêtèrent serment de fidélité à Sa Majesté Ross I^{er}, qui, pour ne pas être en retard, les affranchit.

Entre temps, Hare, vaincu, avait mis fin à ses jours, en se coupant la gorge.

Ross I^{er}, après un règne paisible de vingt-sept ans, mourut en 1854, laissant la couronne

des Cocotiers à l'héritier présomptif, son fils, qui s'appliqua à développer les ressources naturelles des îles et s'éteignit à son tour en 1871.

Clunies Ross III, qui vient de mourir à Ventuor, monta alors sur le trône de ses ancêtres qu'il occupa jusqu'à nos jours.

Ce fut, assure-t-on, un souverain tout à la fois despotique et bon. Il interdit sur son territoire tous les jeux de hasard et livra une guerre sans merci aux vices de toutes sortes.

Il n'y a point d'agents de police ni de gendarmes dans l'heureux royaume des Cocotiers, dont les habitants veillent eux-mêmes au bon ordre du pays. Sa Majesté Ross III était le juge unique et ses décisions, quelles qu'elles fussent, étaient toujours accueillies avec déférence par ses royaux sujets.

Un autre aventurier quelque peu tartarin fut le célèbre Marie I^{er}, roi de Sédang.

Le territoire libre de Sédang se trouve entre le Cambodge et l'Annam.

Marie, ayant fait un jour le projet de visiter l'Extrême-Orient, se trouva, on ne sait trop comment, parmi les Sédangs, peuplade aux mœurs pacifiques. De suite il conçut l'idée de se faire nommer roi du pays et de se faire aussitôt après reconnaître comme tel par la France, sous le protectorat de laquelle il se mettrait alors, lui et ses sujets.

Le nouveau roi, prenant congé de son peuple, pour quelque temps, gagna Saïgon, où il fit connaissance de deux aventuriers *di primo cartello*, amateurs de... pêche en eau trouble.

L'un d'eux, E. de T.-P., portait un grand nom et a, depuis lors, épousé une riche héritière américaine; l'autre, Harry S., devait, plus tard, au moment de la campagne russo-japonaise, être très vivement compromis dans une affaire de contrebande d'armes de guerre.

Le grand nom du premier de ces aventuriers éblouit le roi des Sédangs qui le bombardait premier ministre, tandis qu'il nommait le second son ambassadeur auprès du gouvernement de la République française.

Cette mission partit de Saïgon pour la France en 1885. Durant le voyage, on créa des ordres, des décorations, dont les brevets en blanc furent même imprimés, dès le débarquement, à Marseille.

Un pays nouveau doit avoir un service des postes et le pays des Sédangs eut des timbres qui, habilement lancés dans le monde des philatélistes, atteignirent de suite des prix extravagants. Mais comme le séjour dans l'un des plus grands hôtels de Paris était coûteux et que les fonds du roi s'épuisaient, il fallut faire à tout prix argent de ces timbres-poste qui tombèrent alors bien au-dessous de leur valeur nominative. En fin de compte, le roi les donnait en pourboire aux garçons d'hôtel.

Ce fut la débâcle, car on accusa Marie I^{er} d'être un imposteur.

Il ne parvint pas à obtenir audience du Président de la République et, dès lors, se vit tourné en dérision, comme un vulgaire fumiste.

Désenchanté, il abandonna son premier ministre et son ambassadeur, puis retourna au pays des Sédangs. Son peuple avait secoué le joug de cet étranger durant son absence et ce fut tout juste s'il ne fut pas massacré.

Il mourut assez misérablement à Saïgon, laissant la réputation d'un aimable farceur.

Ce fut aussi le cas d'Harden-Hiquet, le fantaisiste directeur du journal satirique *Le Triboulet*, qui s'était rendu acquéreur d'une île perdue du Pacifique où il s'élut roi.

Après quelques années de règne, le boulevard lui manquant, il devint fou furieux et mourut peu de temps après.

CORNIL BART.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus du Continent Noir

Par le
 Capitaine DANRIT
 (Commandant DRIANT)
 000

CHAPITRE XIII

AU-DESSUS DES MARAIS (Suite.)

UNE petite plage boueuse, une nuée d'oiseaux divers, canards, pélicans, etc., effarouchés par les explosions du moteur s'envola en jetant des cris d'effroi dans l'air sans écho.

Seul, un gros marabout, à la défroque blanche et noire barrée verticalement par la poche rosée de son énorme bec, demeura dédaigneux, planté sur une patte, la tête enfoncée dans les attaches remontées de ses ailes... Cet animal, ridicule dans son affectation de majesté, est l'objet d'une vénération telle que les tirailleurs de Baratier, mourant de faim, durent renoncer à la satisfaire aux dépens de l'oiseau grotesque: s'ils avaient commis un pareil sacrilège, leurs guides djingués les auraient abandonnés sans recours!

Mais si l'*Africain* fut impuissant à émouvoir le volatile sacré, par contre, il jeta l'alarme dans un troupeau d'hippopotames vautrés au soleil dans la boue. Les timides bêtes se redressèrent maladroitement sur leurs courtes jambes et, trébuchant, le ventre balayant le sol détrempé, se hâtèrent vers leur élément; elles se mirent à nager et à plonger, paraissant et disparaissant avec une grâce et une souplesse surprenantes chez des créatures aussi massives; puis, finalement rassurées, elles s'immobilisèrent un instant dans la contemplation de l'aéroplane, ne laissant émerger que la partie antérieure de leur crâne, sur lequel saillait l'énorme protubérance des narines et des yeux.

Ces mastodontes, doux et craintifs dans l'habitude de la vie, deviennent redoutables lorsqu'ils sont irrités.

L'attaque furieuse de l'un d'eux fait même faire avorter la reconnaissance de Baratier: le pachyderme s'était glissé sous le bateau de la mission, et, d'un seul coup de dent, en avait éventré la coque d'acier! C'eût été une catastrophe irrémédiable, l'engloutissement par six mètres de fond, la destruction certaine de l'avant-garde privée de tout moyen de transport, si un prompt et heureux échouage sur un enchevêtrement de roseaux n'avait permis d'aveugler la voie d'eau...

— Remonte un peu, pria Paul Harzel... Je ne vois pas bien le lac Ambadi.

Lorsqu'ils eurent atteint 300 mètres d'altitude, les aviateurs reconnurent que, sur une vaste étendue, la nappe liquide s'épanouissait, se nettoyait de la masse des végétaux; ils distinguèrent des huttes

Cette fois, refuser la main tendue n'était plus possible.

Fred avança la sienne et dit :

« Monsieur le marquis, comme mon père, comme mon frère, j'avais juré à maman de tout tenter pour sauver Gaspard; j'ai tenu mon serment, Jap et le hasard ont fait le reste. »

Carmencita était devant le jeune marin.

« Et moi, voulez-vous me permettre de vous embrasser? »

Fred n'a pas encore répondu, que, sans attendre la permission demandée, la riche héritière lui saute déjà au cou.

Il rend baiser pour baiser à la charmante enfant.

« A propos, fait-il, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : vous, mademoiselle, vous êtes en Colombie; vous, monsieur le marquis, vous vous êtes noyé dans l'Orénoque en compagnie d'El Rayo. Etant donnée votre situation à tous deux, il vaut mieux passer pour morts ou disparus. »

« *La limosna por el amor de Dios*¹ » fait une voix chevrotante derrière Fred.

Le jeune homme se retourne et se trouve en face d'un mendiant aux vêtements sordides, au poncho formé d'un assemblage de loques de toutes couleurs. Derrière lui, le regardant de ses yeux étonnés, Piraï le sent, mais ne manifeste aucune hostilité.

Comment cet homme a-t-il pu arriver jusqu'au carbet sans que personne l'ait vu, sans que le chien l'ait éventé?

Il tend la main vers Carmencita, mais son regard est rivé à celui de Jap, accouru aussitôt.

L'Indien a compris et il s'approche.

L'homme dit rapidement :

« C'est le lieutenant d'El Rayo qui a fait courir le bruit de la mort de son chef et du prisonnier; ses espions sont en campagne; méfiez-vous. »

Et il ajoute :

« Demain soir, je viendrai te chercher, toi et les deux Français; tiens quatre chevaux prêts à partir. »

La jeune fille a laissé tomber une pièce d'or dans la main tendue vers elle.

« Mil gracias, señorita. »

L'homme se retire en saluant profondément, et à reculons; mais, dans ses mouvements de recul, son pied droit, au lieu d'aller franchement en arrière, a comme buté et laissé, bien visibles sur le sol, deux raies se traversant en oblique.

C'est le signe par lequel les coureurs de llanos ont le droit de marquer ceux qui se sont donnés à eux.

Jap a vu les deux raies et ne saurait conserver le moindre doute : le mendiant est un envoyé de Francisco et il faut lui obéir.

Palmilla sort les langes et les étale un peu partout et la boîte-berceau est hissée au plafond. En cas d'alerte, tout le monde sera prêt à jouer son rôle dans la comédie de la couvade.

Quant à Carmencita et au marquis, leur cachette est toute trouvée. Le bas du carbet est à double fond et il n'y a qu'à soulever une planche pour, en s'allongeant, se

garder des indiscrets. Si la position est incommode, on peut au moins respirer grâce à quelques trous pratiqués sur les côtés.

Gaspard et Fred sont des voyageurs et Jap est leur guide. Tous trois ont fait halte auprès du carbet pour se reposer.

« Et nos chevaux, où sont-ils? demande Fred. »

— Dans une heure, ils seront ici, » répond Angostura.

Le vieil Indien parle bas à l'oreille de Jap, qui, aussitôt, s'éloigne en courant pour, cinquante minutes plus tard, revenir avec quatre chevaux sellés, bridés et choisis par l'un des *capataces*¹ du domaine d'Orioul.

La soirée et la nuit se passent sans incident.

Le lendemain, dans la matinée, deux hommes se présentent, traînant derrière eux un âne bâte en cacolet avec, de chaque côté, un grand panier.

Ce sont des marchands ambulants.

A leur approche, toutes les précautions ont été prises.

« Déballez ! » commande Fred, allongé au pied d'un palmier.

L'un des deux hommes vide le premier panier et étale sur le sol les objets les plus disparates : du fil, des aiguilles, du savon, des foulards, des glaces, etc., ect.

« Jap, prends ceci pour le *niño*¹ de notre hôtesse. »

En même temps, sans quitter sa position, il pose l'index de sa main gauche sur un hochet en métal.

« C'est de l'argent fin, caballero, assure le commerçant, je ne peux pas vous le laisser à moins de cinq bolivars. »

Fred tire de sa poche une livre sterling et la jette au loin en grommelant :

« Rends la monnaie au guide et fiche-moi la paix. »

— Caballero, j'ai aussi du savon qui sent le miel, et puis j'ai encore...

— Jap, apporte-moi ma carabine.

— Voici la monnaie, guide, voici la monnaie, caballero, toutes mes excuses. »

Le marchand a compris la menace et s'empresse de ramasser sa marchandise.

Pendant les quelques minutes qu'a duré l'opération commerciale, son compagnon, tout en ayant l'air de flâner, a inspecté l'intérieur du carbet. Un coup d'œil lui a permis de voir l'occiput du maître du logis enfoui sous ses couvertures, et, par l'unique fenêtre, grande ouverte, de l'autre pièce, il s'est assuré qu'aucun être vivant n'y était caché.

Les deux hommes viennent de s'éloigner.

« Maître, fait Jap, si les *mercantiles*¹ avaient des navajas...

— Caramba ! fais comme tu voudras et laisse-moi dormir, animal. »

Il lui tend une pièce d'or.

L'Indien court déjà après les colporteurs, qui, eux, ayant entendu la proposition du guide et la réponse du maître, se sont arrêtés.

« Des navajas, hombre, en voici dont la lame est en acier d'Espagne. »

En même temps, le marchand tire de l'autre panier un paquet de ces couteaux à lame triangulaire qui sont l'arme indispensable à tout Américain central ou du Sud et passent avant le revolver ou la carabine.

« Dommage, fait-il, que je n'en aie pas à manche d'argent; les caballeros que tu accompagnes n'ont sans doute été habitués qu'à manier des objets de luxe comme leurs carabines. »

« Belles armes, tu sais. »

— Un cadeau du Président, » fait Jap à voix basse.

Les deux hommes se rapprochent de lui.

« Est-ce que... »

Jap met un doigt sur ses lèvres, regarde vers le carbet et rassuré sans doute, murmure :

« Depuis notre départ de Caracas, où nous retournons, ils n'ont fait que prendre des notes partout où nous avons passé; et, avec ça, des gaillards qui, pour un oui ou pour un non, vous tuent un homme comme on égorge un mouton. Les lames de leurs navajas, vous les trouverez dans le corps d'un *alcade*¹ et d'un officier qui n'avaient pas répondu assez vite à certaines questions qu'il leur posait. »

— Carai !

— Eh ! oui, amigos. »

Jap, en connaisseur qu'il est, fait plier les lames des couteaux.

« Bonne trempe, fait-il à voix haute, combien la paire? »

— Vingt bolivars, répond celui qui avait déballe le panier.

— En voici vingt-cinq, dit Jap en allongeant sa pièce; rends-m'en dix.

— Impossible, hombre.

— Alors, rien de fait; en passant à Huaco, je trouverai aussi bon, plus joli et moins cher. »

Jap va se retirer.

« Prends, » lui dit l'homme.

Et en lui rendant la monnaie, il lui glisse une pièce de deux bolivars en plus.

— Merci, hombre. »

Pendant ce colloque, l'autre s'est éloigné, et, comme par distraction, a tailladé le tronc de deux ou trois arbres voisins.

« On verra tout à l'heure, » pense Jap en allant rejoindre ses amis.

Quand il est certain de ne pas être vu par les marchands, il s'en va rôder autour des arbres et n'est pas peu surpris en voyant sur chacun d'eux quatre lignes formant un carré à l'intérieur duquel se trouve un A.

« Veillons, dit-il à Gaspard et à Fred, ces hommes sont probablement des Rojos. »

Deux cavaliers apparaissent presque aussitôt; l'un, portant lunettes, semble consulter un plan qu'il tient à la main.

Son compagnon marche à dix pas en arrière.

Evidemment, c'est un maître et son domestique.

« Quelque touriste, opine Gaspard. »

— A moins que... »

Jap n'achève pas.

1. Chef de la police municipale.

1. Un capataz est un contremaître.

2. Petit enfant.

3. Marchands.

1. La charité pour l'amour de Dieu.

Sur un signe du premier, le second prend le galop et pique droit vers le carbet. Arrivé à dix pas de la maisonnette, en frôlant un arbre, il s'arrête brusquement, puis sans un mot à l'adresse de nos amis, qui eux, semblent ne pas même s'apercevoir de la présence de ce nouvel arrivant, il tourne bride et s'en va rejoindre l'autre cavalier.

Tous deux s'éloignent aussitôt.

« Encore des Rojos, fait Jap, devinant la signification du dessin tracé par le mercantile; mais maintenant il en peut venir d'autres : tous nous fuiront comme le vomito negro. »

Et il ajoute, riant d'un bon rire, lui, l'Indien au visage toujours impassible :

« J'ai fait passer mes amis pour des espions de celui qui commande au Venezuela. »

— Alors, demande Palmilla, mon frère ne croit-il pas que notre maîtresse et don Fernando pourraient prendre l'air?

— Ma sœur le peut, répond Jap, mais nous veillerons toujours. »

Le soir venu, Jap dit à Angostura :

« Mon père va fermer son carbet, veut-il que je dise adieu à ma sœur Palmilla, que je ne reverrai peut-être jamais? »

Le vieil Indien appelle sa fille.

« Le fils de celui qui commande aux Guaïcas va combattre les Rojos; s'il revient, que fera ma fille? »

— Elle sera fière de mettre sa main dans la sienne, répond l'Indienne.

— Alors que mes enfants s'embrassent ! »

Pour la seconde fois, les deux jeunes gens se donnent un baiser sans que rien, sur leur visage, trahisse leur émotion. Mais, aux soulèvements précipités de la poitrine de l'Indienne, on devine que son cœur bat plus fort que d'habitude. »

« A la bonne heure, pense Fred, au moins ça ne traîne pas chez ces gens-là; on ne perd pas son temps en simagrées... monsieur... mademoiselle... comment donc... et puis pas de ces questions de dot, d'argent : moi, j'aime mieux, et, rien que pour ça, il me plairait d'habiter ce pays. »

« Allons ! une autre antienne. »

Des sanglots lui ont fait tourner la tête. Penchée sur la poitrine de Gaspard, Carmencita pleure à chaudes larmes et de ses lèvres tombent des mots hachés :

« Mon cou... sin... mon... cou... sin. »

Et les pleurs du cousin tombent sur la chevelure de la cousine.

Fred s'éloigne en murmurant :

« Je m'en vais, les émotions, c'est contraire à ma santé. »

Un homme que, dans la pénombre du soir, personne n'a vu, est là, l'œil aux aguets, derrière un des palmiers, et n'a pas perdu un détail de cette scène d'adieux.

N'ayant plus rien à apprendre, il va se retirer à pas de loup, quand il se sent happé par le fond de son pantalon.

« Carai ! un chien ! » fait-il en sourdine.

Sans pousser un cri sous la douleur de la morsure, il tire son couteau, la lame jette un éclair. En même temps que la lueur de l'acier, Fred a vu l'homme et le chien.

Par bonheur, le jeune homme est déjà équipé.

près de là. Le galop d'un cheval se fait entendre au loin et un cavalier apparaît presque, aussitôt, accourant droit sur le carbet.

Il est vêtu du poncho rouge des Rojos et demande en sautant à terre :

« Les chevaux sont-ils prêts? »

— Oui, répond Jap.

— Maître, fait alors le cavalier, Francisco est mon frère, de par la loi des coureurs des llanos, mon sang est à toi, mais, aujourd'hui, il faut...

— T'obéir, amigo, c'est convenu, achève l'Indien en lui prenant la main.

— Bien, alors mettez ces ponchos par-dessus les vôtres. »

Le Rojo — c'en est bien un — détache un paquet enroulé à l'arrière de sa selle et le tend à Jap.

Ce sont trois ponchos rouges.

En un clin d'œil, les trois amis en revêtent chacun un et se mettent en selle.

Quant au Rojo, le temps de s'assurer que la sangle est bien serrée et la bride bien en place, il saute sur le quatrième cheval.

« Un mot ! » fait Jap.

Il raconte les allées et venues des gens qui ont rôdé tout le jour autour du carbet et dit l'incident de l'homme au bandeau noir.

« Tous des espions envoyés par El Tuerto¹, répond l'autre, et le dernier, qui opérait seul, était le plus fin. Il n'aura pas vu le signe. »

— Qui ça, El Tuerto? demande Jap intrigué.

— Le lieutenant d'El Rayo, et s'il n'a qu'un œil, comme l'indique son surnom, il y voit pour deux.

« C'est à lui que nous allons avoir affaire, méfions-nous. »

— Et le signe, questionne encore l'Indien, que voulait-il dire, amigo?

— Que le carbet était habité par des gens à la solde du Maître.

« Maintenant, en route; il nous faut galoper sans désespérer pendant plus de quatre heures. »

Les quatre chevaux s'élancent à fond de train.

C'est à peine si Gaspard a le temps d'apercevoir, par le volet entr'ouvert, une main qui s'agite.

Sur l'ordre de son maître, Pirai en brave chien fidèle, est resté à la garde de la maisonnette.

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.

1. Le Borgne.



LES COUREURS DE « LLANOS »

« C'est de l'argent fin, caballero, » assure le commerçant. (P. 319, col. 2.)

« Quien viva? » fait-il en même temps qu'il épaule sa carabine.

Pour toute réponse, un couteau se lève et va s'enfoncer dans le ventre de Pirai.

Une détonation éclate.

« Rentrez tous ! » commande Jap en bondissant vers Fred.

Et à celui-ci :

« Qu'y a-t-il? »

— Un homme se sauvait poursuivi par Pirai, répond le jeune marin, j'ai tiré au jugé, mais je crois qu'il a son compte. »

L'homme avait été tué raide.

« Encore un Rojo, fait Jap en examinant le cadavre; celui-ci avait un bandeau noir sur l'œil gauche pour faire croire à un accident et apitoyer ceux qu'il voulait surveiller. »

Fred et lui empoignent le corps, l'un par les épaules, l'autre par les pieds, et vont le jeter dans un arroyo¹ qui coule tout

1. Ruisseau.